© Yann Gross, La Ayapua, 2014, impression pigmentaire sur papier bagasse, 35x42 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie, Genève

© Yann Gross, Buena Vista, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, diptyque, 2x120x90 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

SOMMAIRE

PUBLICATIONS 18
NOUVELLES EXPOSITIONS 26
EXPOSITIONS EN COURS 65

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un tour de l'actualité des expositions de photographie en Suisse.
Créé en 2011, Photo-Theoria est un magazine en ligne et un site de ressources pédagogiques. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art – AICA. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey – CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015. Dernier essai paru sur phototheoria.ch : " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", janv. 2016 : http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf

→ Pour consulter tous les comptes rendus d'expositions : http://phototheoria.ch/up/expositions.pdf
ou (re)lire les comptes rendus de publications : http://phototheoria.ch/up/publications.pdf

© Yann Gross, Petit déjeuner (Caïman), 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 60x85 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

Couverture – Yann Gross. The Jungle Show III

" Lorsque Francisco de Orellana, conquistador espagnol, part à la recherche de canneliers en 1541, il ne se doute pas que le hasard le mènera jusque dans les méandres du plus grand cours d'eau du monde : l'Amazone. Campagnes d'évangélisation, construction de routes, fièvre du caoutchouc, extraction de pétrole ou ruée vers l'or : cette zone fluviale n'a cessé d'être un carrefour d'échanges et d'attirer les convoitises.
En remontant les traces d'expéditions passées et grâce à des mises en scène discrètes, ce journal de bord révèle diverses facettes de l'Amazonie contemporaine et de ses périphéries. Une fois plongé dans cet univers domestiqué, les clichés romantiques des terres préservées ou du bon sauvage sont vite oubliés. L'Amazonie est un mirage. La jungle est faite d'agglomérats, de fantômes, de reconstruction et cette errance visuelle questionne plus largement la notion de progrès et de développement. "
Yann Gross

Yann Gross (1981, CH) est diplômé de l'ECAL – École Cantonale d'Art de Lausanne en 2007. Il publie en 2010 *Horizonville* (JRP Ringier) et *Kitintale* (auto-édition), deux séries qu'il a exposées dans plusieurs musées, galeries et festivals d'Europe. Il a reçu le prix Descubrimientos PhotoEspaña en 2008 et fut lauréat en 2010 de Hyères – Festival International de Mode & Photographie ainsi que du Prix suisse de design.
En 2015, son projet de publication *The Jungle Book* a été primé par le Luma Rencontres Dummy Book Award Arles et par le Prix de photographie des droits humains décerné par la Fondation Act On Your Future. *Le Livre de la jungle. Histoires contemporaines de l'Amazonie et de ses périphéries* est paru en 2016 en français (Actes Sud), anglais (Aperture) et espagnol (RM). L'exposition *The Jungle Show* est présentée en 2016 lors des Rencontres d'Arles puis au Centre Culturel Suisse, Paris, et à Art Bärtschi & Cie, Genève.

© Yann Gross, exposition *The Jungle Show III*, Art Bärtschi & Cie, Genève, 12.11.2016 - 13.01.2017. Courtesy Art Bärtschi & Cie

Dès la série *Horizonville* (2005-2008), la démarche photographique de Yann Gross suit quelques fils rouges tels que la problématique identitaire, les relations entre les individus, les divers groupes sociaux et leur environnement, une immersion du photographe dans le milieu qu'il étudie, ainsi qu'une approche souple de la pratique documentaire avec, parfois, une mise en scène subtile du sujet.

Après avoir exposé *The Jungle Show* pendant les Rencontres d'Arles 2016, dans une vaste installation de photographies de 180 cm de haut, fixées sur des caisses de bois et rétroéclairées, l'artiste propose un accrochage très dense dans *The Jungle Show III* à la galerie Art Bärtschi & Cie à Genève. Il s'agit pourtant d'une rigoureuse sélection dans la centaine de photographies publiées dans *Le Livre de la jungle. Histoires contemporaines de l'Amazonie et de ses périphéries* (Actes Sud, Arles, 2016). Alors que l'ouvrage propose des textes brefs à côté des photographies, ainsi que d'intéressants compléments d'information en notes, l'accrochage genevois plonge le spectateur dans l'univers visuel de l'Amazonie sans commentaires. Des sièges confortables invitent toutefois le visiteur à s'installer pour consulter un exemplaire du livre.

Yann Gross joue avec les formats et le regroupement de certaines images pour suggérer des liens entre elles et créer des amorces de narration. Alignés dans des cadres de petit format, les portraits de trois garçons arborant une crête iroquoise, inspirée par celle du footballeur brésilien Neymar Jr en 2011, révèlent combien les populations autochtones d'Amazonie sont prises dans des tensions entre tradition et modernité, sentiment d'appartenance à une tribu ou allégeance à une nation. De même, dans un diptyque de grand format, les personnages costumés au bord de l'eau sont des jeunes d'origine cocama qui tentent de retrouver un rituel ancestral, qui a disparu lors de l'expansion récente de la ville d'Iquitos (Pérou) et suite à des épidémies liées à l'arrivée des colons, qui avaient déjà décimé leur tribu au 17ème siècle.

L'ouverture de la route transocéanique a accentué les problèmes écologiques liés à la déforestation, à l'arrivée de compagnies pétrolières, de chercheurs d'or ou d'agriculteurs sur les terres des tribus amazoniennes. Ici, les tirages pigmentaires sur papier bagasse – résidu de la canne à sucre après extraction du suc – viennent nous rappeler que les arbres sont souvent coupés illégalement pour être remplacés par des champs de canne à sucre, plus rentables, ainsi que pour la culture de coca. Plusieurs images de la végétation ont été imprimées en noir et blanc puis directement collées au mur. J'y vois le refus, de la part de Yann Gross, d'idéaliser une nature sauvage et intacte, donc une manière de souligner qu'elle est sans cesse menacée et source de conflits territoriaux et économiques. Pour les autochtones, la jungle – ses fleuves, sa flore comme sa faune – est également un lieu d'identification profonde, de spiritualité et de pratiques ancestrales telles que le chamanisme.

© Yann Gross, Río Las Piedras, Pérou, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, 100x120 cm. Courtesy de l'artiste

Selon le photographe, le noir et blanc apporte aussi " une dimension intemporelle au questionnement " * que soulèvent les nombreux conflits d'intérêt : exploiter les ressources naturelles et rentabiliser les cultures ou préserver l'environnement et la biodiversité ? profiter des bénéfices que peuvent apporter le " progrès " ou aspirer à retrouver ses origines et ses valeurs traditionnelles ? Les lectures de *The Jungle Show III* sont donc multiples car Yann Gross, tel un anthropologue visuel, nous raconte l'histoire de plusieurs siècles de transformation du paysage comme des communautés amazoniennes.

Pour réaliser ce vaste projet, l'artiste a parcouru longuement l'Amazonie et ses environs depuis 2011 – Pérou, Équateur, Colombie, Brésil – avec son Mamiya RB67, un appareil photographique moyen format (6x7 cm) qui lui permet également de réaliser des Polaroids et " d'offrir des instantanés aux gens immédiatement après les avoir rencontrés. Cela facilite grandement l'échange et la confiance, notamment quand on se trouve dans la jungle amazonienne. Dans les villages, j'aime offrir ainsi des photos de famille. Cela fait un souvenir commun. " **

L'importance donnée à la rencontre avec les populations locales, le travail documentaire sur le long terme et la mise en évidence d'enjeux socio-économiques donnent une grande profondeur à cette série de Yann Gross. Les tonalités douces des photographies ainsi que la combinaison de portraits, de paysages et d'objets sur fond neutre, contribuent à créer un univers poétique où la dimension esthétique s'allie à des interrogations politiques essentielles. La complexité de l'accrochage en constellation de *The Jungle Show III* favorise ainsi la diversité des interprétations et nous invite à imaginer quel avenir de l'Amazonie nous souhaitons voir se réaliser…
Nassim Daghighian

* Yann Gross, interview par Caroline Stevan, *Le Temps*, 5.11.2016, p.28.
** Yann Gross, interview par Didier Césaire, *Culture Touch*, Arte, 22.7.2016, http://sites.arte.tv/culture-touch/fr/yann-gross-culture-touch

→ Exposition *The Jungle Show III* à la galerie Art Bärtschi & Cie, Genève, 12.11.2016 - 13.01.2017 • www.bartschi.ch

© Yann Gross, Piranhas, Fasacos, Zungaros et Tucunarés, 2013, impression pigmentaire, 80x65 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Casquette tortue, 2013, 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 80x65 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Singe ticuna, 2012, impression pigmentaire sur papier bagasse, 35x28 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Préparation du déjeuner, 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 35x28 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Duc à aigrettes (Lophostrix cristata), 2014, impression pigmentaire, 60x50 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Tupichua, la femme jaguar, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, 100x80 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Trophées de chasse, 2012, impression pigmentaire sur papier bagasse, 80x65 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Canette de cocaïne, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, 30x24 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Xapuri, 2012, impression pigmentaire sur papier bagasse, 50x60 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Multidiscuentos, 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 30x24 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, Cerf des marais (Blastocerus dichotomus), 2013, impression pigmentaire, 65x80 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

© Yann Gross, MF Marcelita, Río Itaya, Iquitos, Pérou, 2014, impression pigmentaire sur papier bagasse, 65x80 cm. Courtesy de l'artiste

Sascha Weidner, We don’t need anything II, 2010 © Estate of Sascha Weidner. Courtesy Galerie Conrads, Düsseldorf

PUBLICATIONS

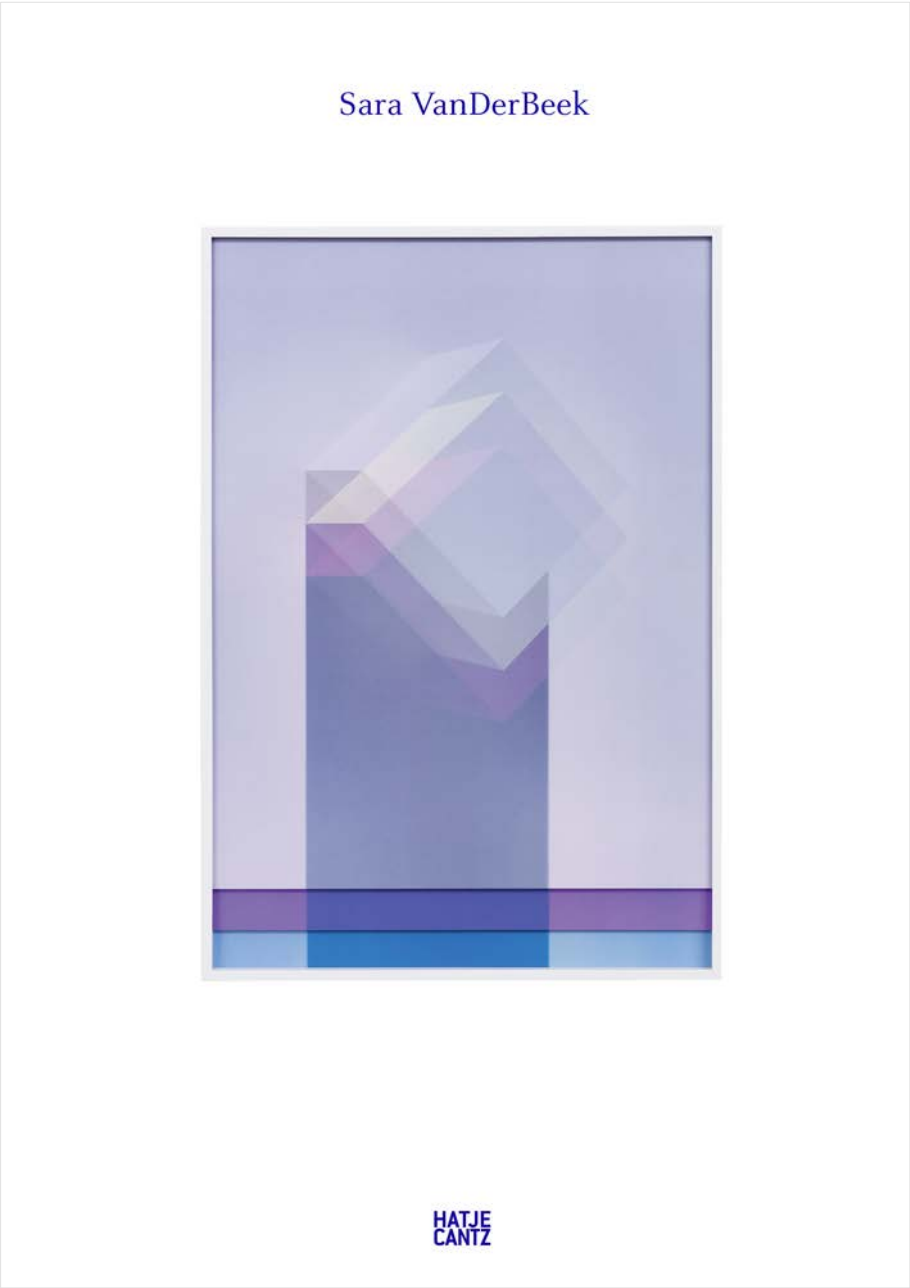
Sascha Weidner. Intermission II
Ostfildern, Hatje Cantz, 2016, 160 p., 89 ill.
www.hatjecantz.de

Ce superbe livre est avant tout un hommage à Sascha Weidner (1974-2015, DE) et il respecte la maquette conçue par l'artiste mort d'une insuffisance cardiaque. Le format carré de l'ouvrage reprend celui des images, réalisées entre 2003 et 2013. Par une mise en scène subtile d'une part importante de ses photographies, Sascha Weidner crée des prises de vue détachées de toute trivialité, dans une esthétique sobre. Ses images s'inspirent des petits riens du quotidien et nous invitent dans un univers poétique, où chaque détail tiré de la banalité familière peut devenir une source d'émerveillement. Sa perception subjective du monde, tout comme son imaginaire, nourrissent son travail qui joue souvent sur la lumière, les reflets, la transparence ou l'opacité des matières telles que l'eau, le verre, une étoffe ou la peau d'un être proche. Chaque incident peut prendre une signification particulière, qui souvent n'est que suggérée au spectateur.

Sascha Weidner, Blühende Mandelbaumzweige II, 2003 © Estate of Sascha Weidner. Courtesy Galerie Conrads, Düsseldorf

Parfois, l'artiste représente une situation empreinte de surnaturel, évoquant l'intériorité au-delà du monde perçu par nos sens. L'apparente légèreté des images, l'impression d'assister à un moment de bonheur d'une grande simplicité, peut aussi révéler une certaine vulnérabilité, des aspects intimes et profondément enfouis, parfois plus mélancoliques. Même si quelques prises de vue me rappellent celles de Wolfgang Tillmans, de Nan Goldin ou de Ryan McGinley, Sascha Weidner a su développer un œuvre photographique extrêmement personnel.

Le titre du livre, *Intermission II,* évoque l'idée d'une seconde pause, d'un espace-temps entre deux périodes de l'existence. L'ouvrage est divisé en quatre chapitres, auxquels chaque lecteur apportera une interprétation personnelle. La dernière partie comporte toutefois plusieurs images de véhicules accidentés qui apparaissent clairement comme des *memento mori* contemporains. Ce thème est repris lorsque le livre s'achève avec deux portraits, *Mama II* et *Papa II*, encadrés par deux citations dont la première est du poète August Graf von Platen-Hallermünde (1796-1835) : " Wer die Schönheit hat geschaut mit Augen, ist dem Tode schon anheim gegeben. " (Celui qui a posé ses yeux sur la beauté s'est déjà offert à la mort).
Je souhaite conclure ici avec les derniers mots du bref hommage à Sascha Weidner écrit par Inka Schube : " BEAUTY REMAINS ".
Nassim Daghighian



© Sara VanDerBeek, Concrete Form IV, 2016, 3 c-prints digitaux, 66.8x46.2x4.4 cm

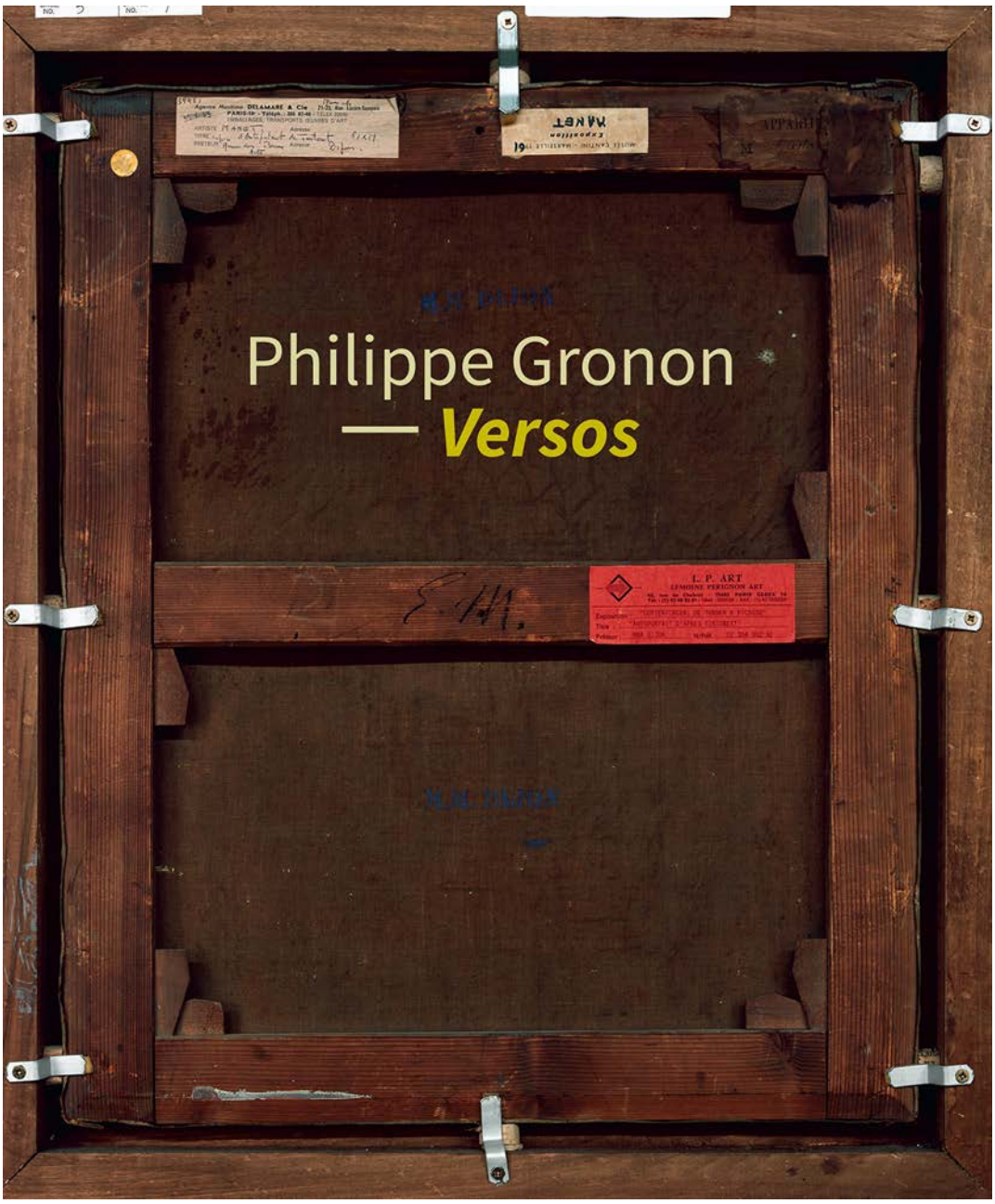
Sara VanDerBeek
Édité par Gloria Sutton, texte d'Ina Blom, conversation avec Roxana Marcoci, Hatje Cantz, 2016, 176 p., 100 ill.
www.hatjecantz.de

Cette première monographie de Sara VanDerBeek (1976, USA) couvre dix ans de sa production (2006-2016) et, par son élégance même, reflète la cohérence de sa démarche qui établit un dialogue entre image et objet, photographie et sculpture, figuration et abstraction. Les œuvres, ainsi que les nombreuses vues d'expositions et installations, sont magnifiquement reproduites sur un papier agréable au toucher (Magno Satin 150 g/m^2). La sobriété de la mise en page des images, centrée et aérée par des marges généreuses, est en adéquation avec l'approche minimale développée par l'artiste, en particulier depuis 2010. L'ensemble de son œuvre est introduit dans " Sculpture, photographie, surface ", un bref texte d'Ina Blom, Professeur au département de philosophie et d'histoire de l'art de l'Université d'Oslo. La conversation de Sara VanDerBeek avec Roxana Marcoci, Conservatrice de la photographie au MoMA, nous révèle l'érudition de l'artiste qui s'intéresse autant à l'art du 20ème siècle (peinture, sculpture, photo, film) qu'aux problématiques actuelles de l'image numérique. La poésie, la danse et la performance ont également été des sources d'inspiration pour elle depuis 2011.

© Sara VanDerBeek, Electric Prisms VIII, 2015, 2 c-prints digitaux, 50.8x37.5 cm, exposition solo : Electric Prisms, Concrete Forms, The Approach, Londres, 24.20. - 13.12.2015

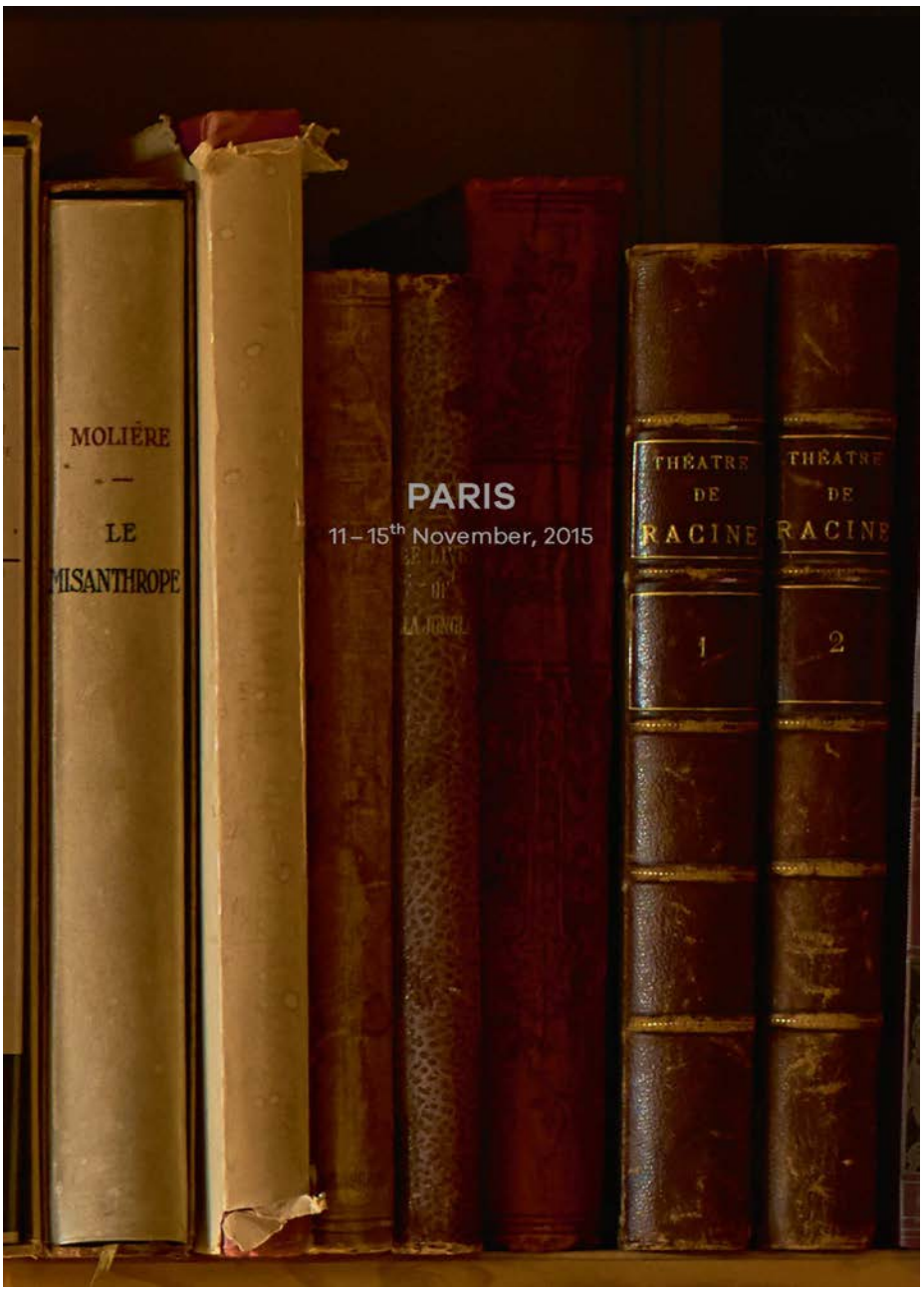
En 2006-2008, Sara VanDerBeek réalisait ses œuvres en studio. Il s'agissait souvent d'assemblages d'objets photographiés, qui contenaient pour la plupart des images trouvées. Puis, l'artiste est sortie de son atelier pour explorer l'environnement urbain actuel (Detroit en 2009, Los Angeles l'année suivante ou encore Baltimore, sa ville natale). En Europe, elle a principalement travaillé dans des collections et des musées à Rome, Naples, Paris ou Rotterdam. La sculpture est à la fois un sujet récurrent dans ses photographies et un objet qu'elle crée elle-même et intègre dans des installations très épurées.

L'artiste réalise ses prises de vue sur film argentique, mais utilise tous les avantages offerts par la post-production numérique, notamment pour manipuler les couleurs de ses photographies. De plus, elle combine souvent deux ou trois tirages pour produire une œuvre – comme dans ses récentes séries *Electric Prisms* (2015) et *Concrete Form* (2016) – afin de mettre en jeu les sens du spectateur, qui est ainsi poussé à prendre conscience de ses perceptions de la photographie, à la fois comme image et objet. Ces travaux abstraits, qui utilisent la répétition comme la réduction des formes, visent à reproduire l'expérience de l'artiste, inspirée par les tissus précolombiens trouvés au Pérou et les *quilts* d'Amérique du Nord. Je suis fascinée par le travail de Sara VanDerBeek, qui se renouvelle sans cesse et développe une approche si personnelle de la photographie contemporaine. Cet ouvrage permet de s'en rendre compte pleinement.
Nassim Daghighian



Philippe Gronon. Versos
Texte d'Hubert Besacier, Quetigny, Galerie Barnoud / Dijon, Les presses du réel, 2016, 128 p.
www.galerie-barnoud.com

Philippe Gronon (1964, FR) reproduit de manière rigoureuse l'envers des tableaux anciens et modernes, développant dans la série *Versos*, commencée en 2005, un dialogue entre peinture et photographie. Comme dans la plupart des autres séries de l'artiste, les objets photographiés sont reproduits sur des tirages à l'échelle 1:1 contrecollés sur aluminium et dépourvus d'encadrement. Dans *Versos*, les toiles des grands maîtres apparaissent bien dans une représentation exacte mais totalement plate. Le spectateur est confronté à la frustration de ne voir qu'une description fidèle de l'envers du chef d'œuvre et de ne pouvoir en savoir plus qu'en lisant les éventuelles étiquettes collées sur le châssis. L'essai d'Hubert Besacier en préface, " La peinture mise à nu par le photographe ", explicite les enjeux très intéressants de cette série incontournable de Philippe Gronon, qui s'inscrit dans les stratégies intermédiales de déconstruction.
Nassim Daghighian



© Paul Graham, Paris, 11-15th November, 2015, Mack, 2016. Courtesy Mack, Londres

Paul Graham. Paris 11-15th November, 2015
Londres, Mack, 2016, 88 p., 30 ill.
www.mackbooks.co.uk

Avec une grande simplicité, Paul Graham (1956, GB) réagit visuellement à une expérience intense, à la fois individuelle et collective. Comme de nombreux professionnels de la photographie, l'artiste se trouvait à Paris en novembre 2015. À l'opposé de l'atrocité des attentats et de la trivialité des images médiatiques, les photographies de ce petit livre à la couverture toilée souple nous invitent à un parcours à l'intérieur d'un appartement où Paul Graham, sa compagne et leur jeune enfant ont trouvé refuge. Le silence et l'intimité règnent dans ce lieu chargé de livres et de disques. Le photographe réalise des prises de vue successives qu'il présente à la suite l'une de l'autre, comme des diptyques ou des triptyques. Le cadrage change à peine, seule la lumière dorée du soleil se déplace légèrement. Des images subtiles que viennent interrompre huit pages noires vides, excepté une double page qui nous présente le portrait des êtres chers à l'artiste.
Nassim Daghighian

© Paul Graham, Paris, 11-15th November, 2015, livre publié par Mack, 2016. Courtesy Mack, Londres

© Paul Graham, Paris, 11-15th November, 2015, livre publié par Mack, 2016. Courtesy Mack, Londres

© Paul Graham, Paris, 11-15th November, 2015, livre publié par Mack, 2016. Courtesy Mack, Londres

© Myriam Ziehli, Hieroglyphs_la nef des fous, standard-deluxe, Lausanne, 25.11. – 11.12.2016. Courtesy de l'artiste

NOUVELLES EXPOSITIONS

Myriam Ziehli. Hieroglyphs_la nef des fous
Standard/deluxe, Lausanne, 25.11. – 11.12.2016
www.standard-deluxe.ch

"Seeing comes before words. The child looks and recognizes before it can speak."

"But there is also another sense in which seeing comes before words. It is seeing which establishes our place in the surrounding world; we explain that world with words, but words can never undo the fact that we are surrounded by it. The relation between what we see and what we know is never settled."
John Berger

" *Hieroglyphs_la nef des fous* est un assemblage d'images hétéroclites constituées d'images de presse ou de peinture, toutes issues de mon environnement direct. Cette suite de photographies, comme un cadavre-exquis mélange mes réflexions quotidiennes: le rapport à l'image, au corps, à la société, à la nature, aux animaux,… Une profusion d'images, où l'on se sent parfois étourdis, perdu dans un flot qui nous envahit.

Ce travail s'est d'abord constitué autour de la question de l'environnement et du paysage par un précédent travail *wetiko manifesto* présenté sous forme de livre. La question du paysage dans la peinture et dans l'art étant récurrente, elle est aujourd'hui inéluctablement liée à des questions environnementales et écologiques. Partant de cette idée, j'ai décidé de travailler à partir du mot "écologie" qui directement traduit du grec (oikos, logos) signifie "l'étude de la maison" que j'ai librement interprété par "lieu", "environnement".

Combinée à cette idée de l'environnement, j'ai été marquée par la notion de *hiéroglyphe* que Brecht développe pour parler des images. Les hiéroglyphes sont des signes étonnants; ils représentent simultanément un symbole et une image; ils illustrent parfaitement cette tension entre texte et image, dicible et indicible, logique et irrationnel. Nous suggérant que celles-ci doivent être décryptées comme l'on a appris à lire un texte, il y aurait un codex pour comprendre les images. Jouant librement avec cette notion, j'ai construit une série d'images liant histoire de l'art (l'une de mes disciplines à l'université) et images d'actualité

© Myriam Ziehli, Hieroglyphs_la nef des fous, standard-deluxe, Lausanne, 25.11. – 11.12.2016. Courtesy de l'artiste

en lien avec des photographies que j'ai moi-même prises. La photographie emprunte au hiéroglyphe ses qualités de représentations (signification multiple) et de décontextualisation (par le cadrage, par l'absence de texte). Je porte un grand intérêt pour l'image plate, aplatie par le médium photographique mais qui comporte un mille feuille de significations. Le hiéroglyphe qui est à priori une image (donc reconnue très directement) devient un signe (empli d'une possible autre signification) lorsqu'il est lu. L'assemblage de photographies procède de la même manière, dans un sens l'image est reconnue de manière assez directe (il s'agit d'un chien) mais assemblées à d'autres images elles prennent une ou plusieurs significations.

Parallèlement à cela, j'ai été marquée par l'histoire de la nef des fous de Platon. Platon décrit dans le livre 6 de la *République* l'analogie du navire sans pilote, le bateau se retrouve alors avec une foule de marins à son bord qui courent à leur perte sans navigateur connaissant son métier, les étoiles et le ciel. Cette métaphore tout à fait d'actualité est une piste pour entrer dans le travail. Allan Sekula reprend l'allégorie pour son travail *Ship Of Fools*, pour parler du travail de dockers et du monde portuaire. Dans mon travail, ces multiples références m'intéressent pour construire mon propos autour de la question du repli individuel et collectif. Ce travail se veut comme une ouverture sur le monde et une réflexion autour de l'observation de son environnement.

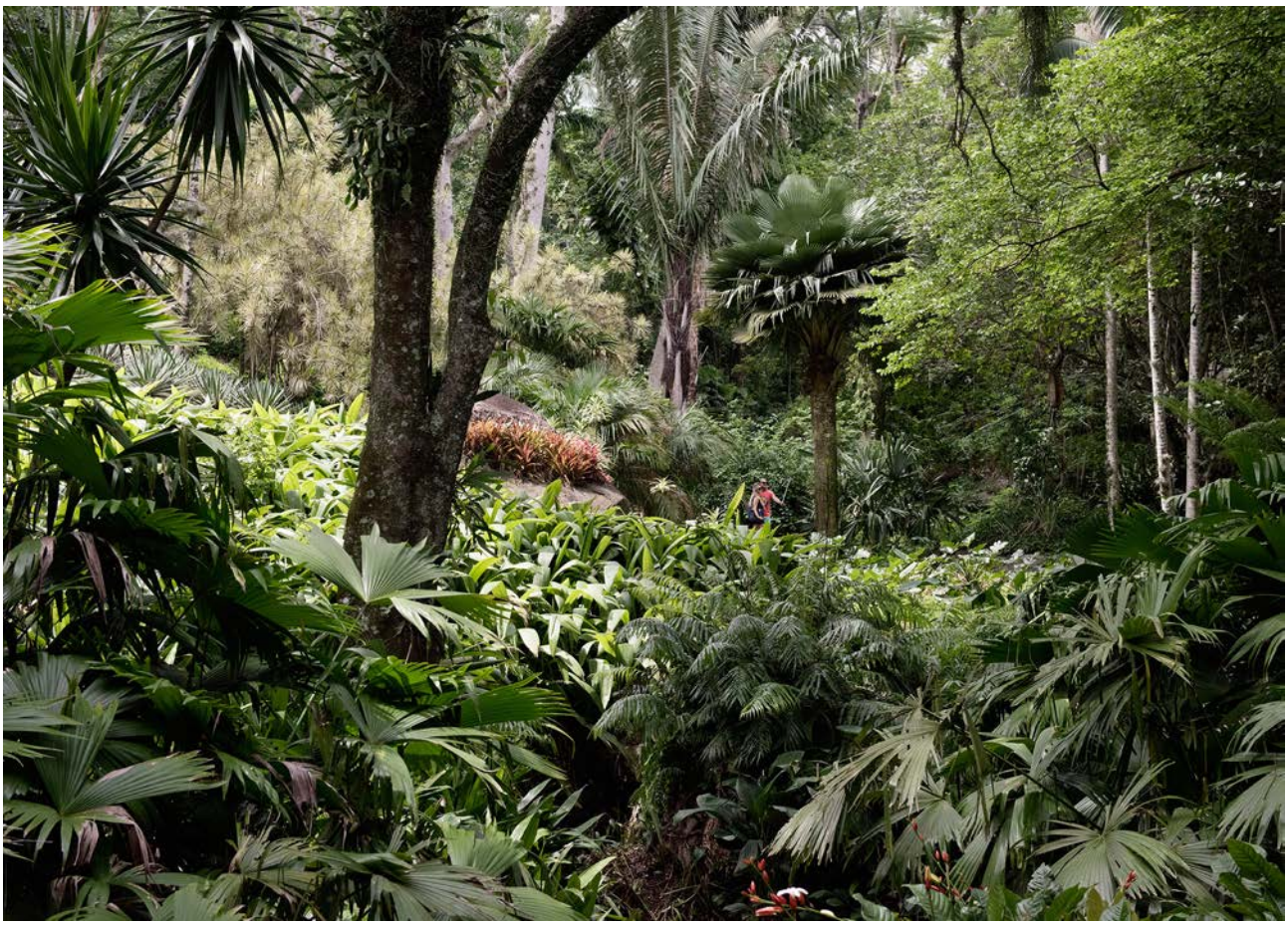
Pour réfléchir la question du hiéroglyphe, j'ai invité l'artiste Stéphanie Rosianu à faire une intervention textuelle pour mon exposition afin de créer un dialogue entre texte et images. Et l'architecte Lawrence Breitling a spécialement conçu une scénographie pour l'espace. "
Myriam Ziehli.

© Myriam Ziehli, Hieroglyphs_la nef des fous, 2016. Courtesy de l'artiste

© Myriam Ziehli, Hieroglyphs_la nef des fous, 2016. Courtesy de l'artiste

© Myriam Ziehli, Hieroglyphs_la nef des fous, standard-deluxe, Lausanne, 2016

© Myriam Ziehli, Hieroglyphs_la nef des fous, standard-deluxe, Lausanne, 2016



© Arunà Canevascini, de la série Selfie, 2015

20ème Prix jeunes talents du vfg / 20.vfg Nachwuchsförderpreis für Fotografie
Galerie l'elac, Renens, 06.12. – 16.12.2016
www.vfg-nwfp.ch www.ecal.ch

Avec : Arunà Canevascini, Michel Pretterklieber, Evan Charles Antoine Ruetsch, Sara de Campos, Johanna Kotlaris, Youqine Lefèvre, Florian Luthi, Kostas Maros, Nico Müller, Jessica Wolfelsperger.

Le vfg est une association de créateurs photographes basée à Zurich. Depuis vingt ans, elle permet aux jeunes talents de promouvoir leur travail grâce à ce prix de la relève ; une publication accompagne chaque édition. Le jury a primé les travaux suivants :

1er prix : Arunà Canevascini
2ème prix : Michel Pretterklieber
3ème prix : Evan Ruetsch
Prix MML : Sara de Campos

© Sara de Campos, Pangaea, 2015-2016, tirages jet d'encre, céramique, acrylique

© Youqine Lefèvre, Far from home, 2014 -2016 (en cours)

Prix Photoforum
PhotoforumPasquArt, Bienne, 04.12.2016 – 15.01.2017
www.photoforumpasquart.ch

Lancé en 1993, le Prix Photoforum a déjà été décerné à 25 photographes suisses. Treize artistes ont été sélectionnés par le jury 2016, composé de Maxime Lassagne, historien de l'art de Genève, Gioia dal Molin, curatrice indépendante, Nadine Wietlisbach, directrice du Photoforum Pasquart, et de membres du comité. Lors d'un Kick-Off-Day en novembre 2016, les participant-e-s eurent l'opportunité de présenter leurs travaux à des expert-e-s issu-e-s des domaines de la publication, de l'édition comme de la diffusion. Nadine Olonetzky, éditrice, responsable de projet et lectrice aux éditions Scheidegger & Spiess, Jann Jenatsch, administrateur chez Keystone et Denis Pernet, curateur à Hard Hat, Genève, ont soutenu et conseillé les participants à la lumière de leurs connaissances et leurs expériences. Pour l'exposition, de nombreux travaux furent modifiés, approfondis et adaptés à l'architecture. L'exposition s'est développée sous la responsabilité de Nadine Wietlisbach et de Christine Beglinger, qui ont également rédigé les textes avec l'aide de Rachel Wubbe (traductions en français de Valérie Rohrbach et Rachel Wubbe).
Les diverses méthodes documentaires, les longues recherches sur différents thèmes, tout comme les approches narratives et artistiques, s'associent pour former un panorama de la photographie contemporaine.

© Youqine Lefèvre, Far from home, 2014 -2016 (en cours)

Cette année, le Prix Photoforum a été décerné à Youqine Léfèvre (1993) pour son travail toujours en cours *Far from home*. Le jury a été convaincu par la force et la sensibilité de cette série, et se réjouit de distinguer par ce prix une jeune artiste au début de son aventure photographique.
Pour réaliser sa série d'images commencée en 2014, Youqine Lefèvre accompagne des enfants vivant temporairement séparés de leurs parents. Durant deux ans, elle leur rendit visite dans un foyer pour jeunes. Cette lenteur délibérée – qui pour Lefèvre est nécessaire pour générer de la proximité entre les personnes et les lieux – permit l'immersion dans leurs environnements et leurs réalités. Les portraits montrent les enfants lors de moments de calme. Ils sont seuls, ou jamais plus de deux, et représentés isolés de leur contexte. La nature et les alentours du foyer sont le décor, espace qui devient le miroir de la fragilité et de l'insécurité des protagonistes. Les pierres prennent un intérêt et une valeur particulière pour deux des garçons. Les cristaux (les) consolent lors de moments de tristesse ou de colère. Il en résulte une quête autour de la proximité et de la distance, de la famille, de la communauté et de ses probables lacunes. Lefèvre fige des instants entre confiance et solitude.
Youqine Lefèvre (1993, Yueyang, Chine ; vit et travaille à Vevey) a étudié la photographie à l'Ecole de recherche graphique de Bruxelles ainsi qu'au CEPV, Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey.

Source : dossier de presse

© Matheline Marmy, Par Dégradation, 2016

Matheline Marmy étudie la structure et le développement spatial d'une ruine de château datant du 12ème siècle, se trouvant dans les alentours de Fribourg. De là, elle oriente son langage visuel vers l'archéologie et la géographique. Elle explore sous divers angles les spécificités significatives de la ruine afin de réinterpréter les qualités haptiques des formes qui en découlent. Outre la fabrication de maquettes, Marmy cherche à mettre à l'épreuve les potentiels de la représentation de la spatialité dans la photographie, de même que son propre rapport à l'objet sculptural. « Par Dégradation » est une auscultation qui dépasse la pratique photographique. Les objets images témoignent de la recherche d'une fusion entre un objet gigantesque et sa retranscription sur une surface plane. Les volumes, les contours, la lumière et les ombres s'unissent pour former une installation, qui génère un sentiment de légèreté dans l'espace et le temps.
Matheline Marmy (1993, Gène ; vit et travaille à Lausanne) a fait des études en communication visuelle à l'ECAL et y a obtenu son diplôme en 2016.

Source : dossier de presse

© Giacomo Bianchetti, Bilderberg 2016, installation. Image : Préfecture de police de Dresde, à 650 mètres Est de l'Hôtel Taschenbergpalais Kempinski, tirage jet d'encre collé au mur, 247x265 cm. Publication : 32 pages, papier journal, 12'000 exemplaires.

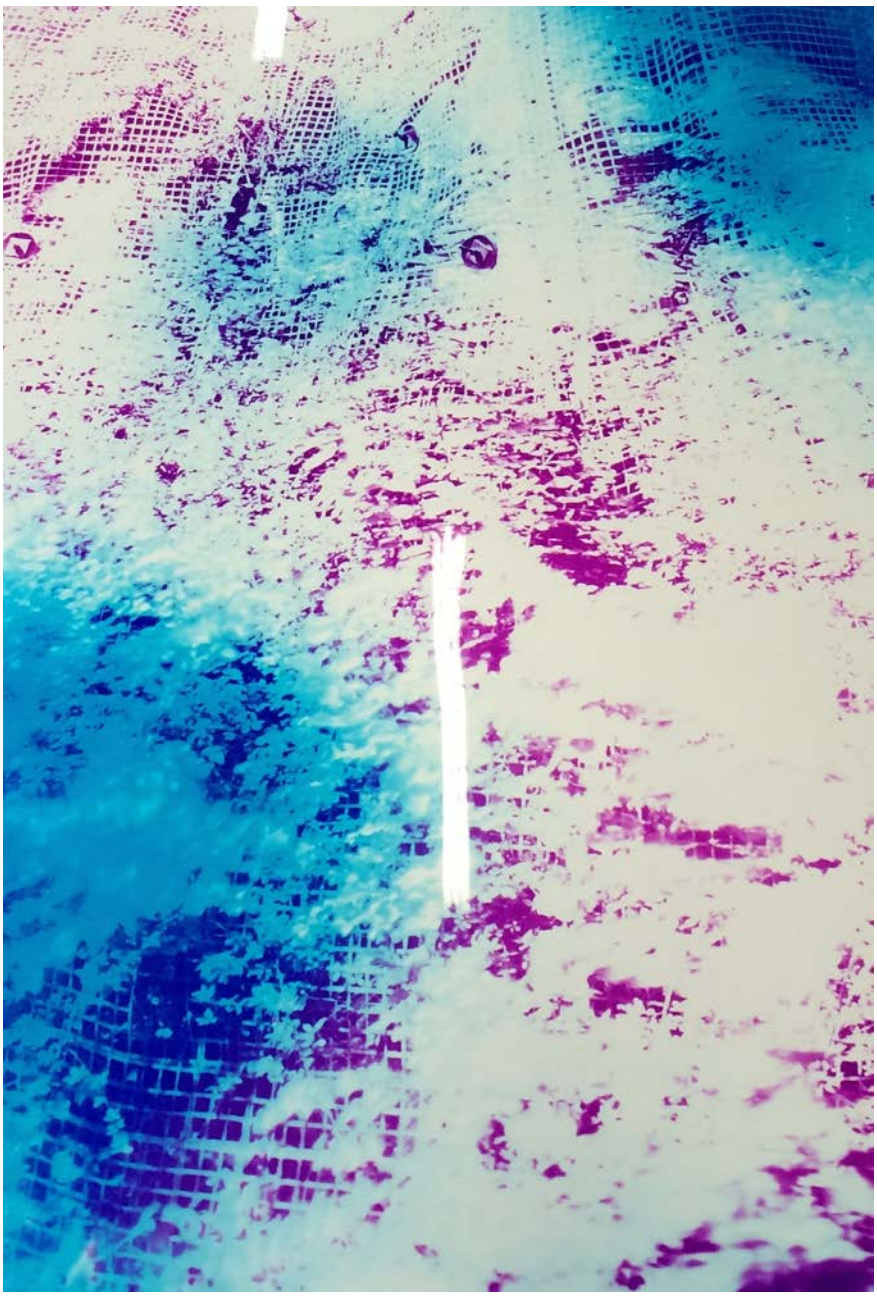
Giacomo Bianchetti suit depuis quatre ans la mystérieuse conférence Bilderberg, rencontre entre 130 personnalités influentes du monde politique, médiatique, économique et académique. Hermétique et cloisonnée du public, la rencontre se tient chaque année dans un lieu différent, près de Londres en 2013, à Copenhague en 2014 et à Dresde en 2016. La présence d'un photographe y est indésirable. À l'aide d'une chambre photographique, Bianchetti approche le terrain où a lieu le congrès, et documente le bâtiment, les forces de sécurité et le décor d'une manière sereine. La présentation montrée dans l'exposition reflète l'intérêt du photographe pour la divulgation, ou plutôt pour la dissimulation de flux d'informations, et la volonté de distanciation des participants à la conférence.
Giacomo Bianchetti (1982, Locarno ; vit et travaille à Lausanne) a suivi sa formation de photographe à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV). Ses travaux furent exposés dans divers festivals en Suisse et à l'étranger, de même que dans le cadre d'expositions, notamment au Coalmine de Winterthur, au Musée de L'Elysée à Lausanne et au Centre de la Photographie de Genève.

Source : dossier de presse

© Christelle Jornod, A propos de la couleur bleue, 2015-2016

Des lignes et des plans structurent la surface en pierre lisse et rugueuse, les ombres forment des motifs et de fins dessins. Les dimensions de la pierre et la perspective de la prise de vue noir/blanc sont peu claires. Sur une autre image, la pente d'une paroi rocheuse recouverte de glace et de neige. Un jeu de structures, de formes et de couleurs – la couleur bleue des surfaces de glace se détachant nettement des autres tonalités de couleur. Puis, le portrait d'une personne se détournant de la caméra. Cheveux courts, bruns, nuque et cou, torse. Les photographies de Christelle Jornod donnent à voir des images d'une nature rude et intouchée, ainsi que deux portraits, qui dénotent son intérêt pour l'abstraction.
En 2014, Christelle Jornod (1993) obtient son certificat fédéral de capacité en photographie à l'Ecole d'arts appliqués de Vevey. Actuellement, elle étudie les arts visuels à la HEAD à Genève.

Source : dossier de presse



© Andrea Good, ES WARD/ES WIRD II, 2016

Andrea Good joue avec des techniques photographiques originelles, avec la lumière et les dimensions des objets et des espaces. Ce sont des images qui, contrairement aux rapides données numériques, nécessitent un temps d'exposition de plusieurs heures à une semaine. Dans la série *ES WARD/ES WIRD II*, la photographe transgresse le format classique de la boîte spécifique à la *camera obscura*, et transforme des entrepôts et des surfaces de bureau en sténopés, méthode de travail que l'artiste a déjà utilisé dans des travaux antérieurs. Dans le " ventre de la caméra " est projeté à l'échelle 1:1 ce qui se déroule à l'extérieur de la pièce. Dans la chambre noire, Good éclaire le négatif couleur grand-format à l'aide d'une lampe de poche et de filtres colorés. Ainsi, elle crée des univers chromatiques fascinants.
Andrea Good (1968, vit et travaille à Zurich) travaille avec des sténopés depuis la fin de ses études à la Hochschule für Gestaltung de Zurich. Elle exposa en Suisse et à l'étranger, notamment lors du Blickfelder 2016, à la Rote Fabrik de Zurich, à la Kunsthalle de Schaffhouse et au Museum für Gestaltung de Zurich. Son travail fut distingué par de nombreux prix d'encouragement et de bourses de travail.

Source : dossier de presse

© Peter Tillessen, Ofenpass 2012, 2012-2016, impression pigmentaire en 5000 exemplaires. Courtesy CPG

Peter Tillessen. Superficial project
CPG – Centre de la Photographie, Genève, 25.11.2016 – 22.01.2017
www.centrephotogeneve.ch

L'exposition *Superficial Projects* au CPG est la première présentation individuelle en Suisse romande de Peter Tillessen (né en 1969 à Francfort a.M.; vit et travaille à Zurich). C'est aussi pour lui une première occasion de montrer son travail qui dépasse le cadre strict de la photographie avec lequel on l'associait jusqu'à présent, et inclut dessin, sculpture et installation, en faisant correspondre un médium avec l'autre. Le livre *Superficial Projects* qui accompagne l'exposition réunit les images réalisées ces 10 dernières années. Le CPG avait déjà présenté le projet *Ofenpass 2012* à l'occasion de l'exposition *fALSEfAKES* en 2013 sous la forme d'un tirage unique de 205x170 cm. L'actuelle exposition est l'occasion de poursuivre le projet commencé il y a trois ans, c'est-à-dire de multiplier par 5000 une photographie faite par Peter Tillessen, vendue au prix de revient, c'est-à-dire de 5 francs, mais représentant le même paysage que la photographie *Ofenpass* (1994) d'Andreas Gursky vendue 100'000 fois plus cher aux enchères et tirée à seulement 6 exemplaires. La photographie prise par Peter Tillessen a été réalisée avec la même focale et plus ou moins la même lumière, à la même heure et à la même époque de l'année, ainsi qu'en respectant le même cadrage qu'Andreas Gursky. Avec *Ofenpass 2012*, Peter Tillessen pose d'une part la question de savoir à qui appartient un paysage, ou plutôt sa représentation, tout en réalisant une utopie photographique (et démocratique) : le tirage photographique illimité d'une œuvre d'auteur abordable pour tout le monde, mais que le marché de l'art, avec son obsession de la raréfaction pour obtenir les prix les plus vertigineux, empêche autant qu'il le peut. Mis à part la pile de 4000 exemplaires posée dans la deuxième salle, l'artiste présentera dans la troisième et dernière salle une reproduction photographique de cette pile de 4000 exemplaires, pliée pour occuper les trois dimensions, clin d'œil au hype de la production de plus en plus grandissante d'images-mouvement 3D.

© Peter Tillessen, Border traffic between Finland and Russia, de la série Superficial Projects, 2016. Courtesy CPG

Selon Joerg Bader, directeur du CPG et curateur de l'exposition, Peter Tillessen propose une photographie déceptive :
" Le propre du travail photographique de Peter Tillessen réside depuis ses débuts – regroupés dans le livre *Gold* paru en 2002 chez Lars Müller – en une stratégie qui vise à décevoir les attentes du public, amateur de bonnes et belles photographies. Non pas que l'artiste en serait incapable, loin de là – il a fait plusieurs fois le tour du monde pour illustrer les rapports annuels de grandes entreprises et ses travaux rédactionnels, par exemple pour le *Tages-Anzeiger Magazin*, témoignent tout autant de son talent. Non, c'est intentionnellement que l'artiste choisit les sujets les plus banals, glanés principalement dans les rues de grandes villes, cadrés comme le ferait un amateur avec le sujet toujours bien au centre (l'artiste préfère parler de photographie d'enfant quand il photographie maman ou papa, toujours posés au milieu de l'image), avec en plus l'absence de couleurs chaudes - à des années-lumière des jaunes et rouges du Kodak-Gold.
L'aspect bleuté de tous ses clichés renvoie inévitablement aux images que nous consommons aujourd'hui sur tous les écrans possibles, des smartphones aux tablettes en passant par les écrans d'ordinateur. Premier fabricant de pellicules photo, Kodak avait pu calculer une production mondiale annuelle s'élevant à 80 milliards d'images en 2000 ; en 2015, le *New York Times* prévoyait que 1,3 billion d'images photographiques seraient produites durant l'année 2017.
Il y a différentes manières de faire face en tant que photographe à une telle surproduction. […]
Sous ces auspices, il paraît que l'artiste renverse la situation contemporaine en épousant en tant que professionnel l'esthétique des amateurs pour ne pas devenir un professionnel de la profession, comme Jean-Luc Godard les avait apostrophés à l'occasion d'une cérémonie des Césars. Bien évidemment, Peter Tillessen ne rencontrerait pas l'intérêt qu'il a suscité depuis qu'il a refait surface après une interruption de presque 10 ans simplement en épousant l'esthétique photographique de la moitié des habitants du globe.
Sa profonde subversion réside dans l'acte de nommer. C'est par les légendes et les titres de ses séries que Peter Tillessen provoque un vrai trouble. Par exemple : dans son nouveau livre *Superficial Images* à paraître à l'occasion de son exposition au CPG, la même photographie est nommée *Friedensstein* (Pierre de paix) sur la page 150 et devient plus loin, sur la page 195, *Mercedes Benz Stone*; puis, encore plus loin, page 199, la même photographie toujours reçoit le titre *Sprung im Stein* (Pierre fêlée). Aurions-nous affaire ici à un trouble de perception de la part de l'auteur, égal au titre qu'il donne à une image page 160 où l'on voit une peintre de dimanche de dos de peindre le quai de la Tamise comme si nous étions au XIXe siècle.

© Peter Tillessen, Nuclear Tree, de la série Superficial Projects, 2016. Courtesy CPG

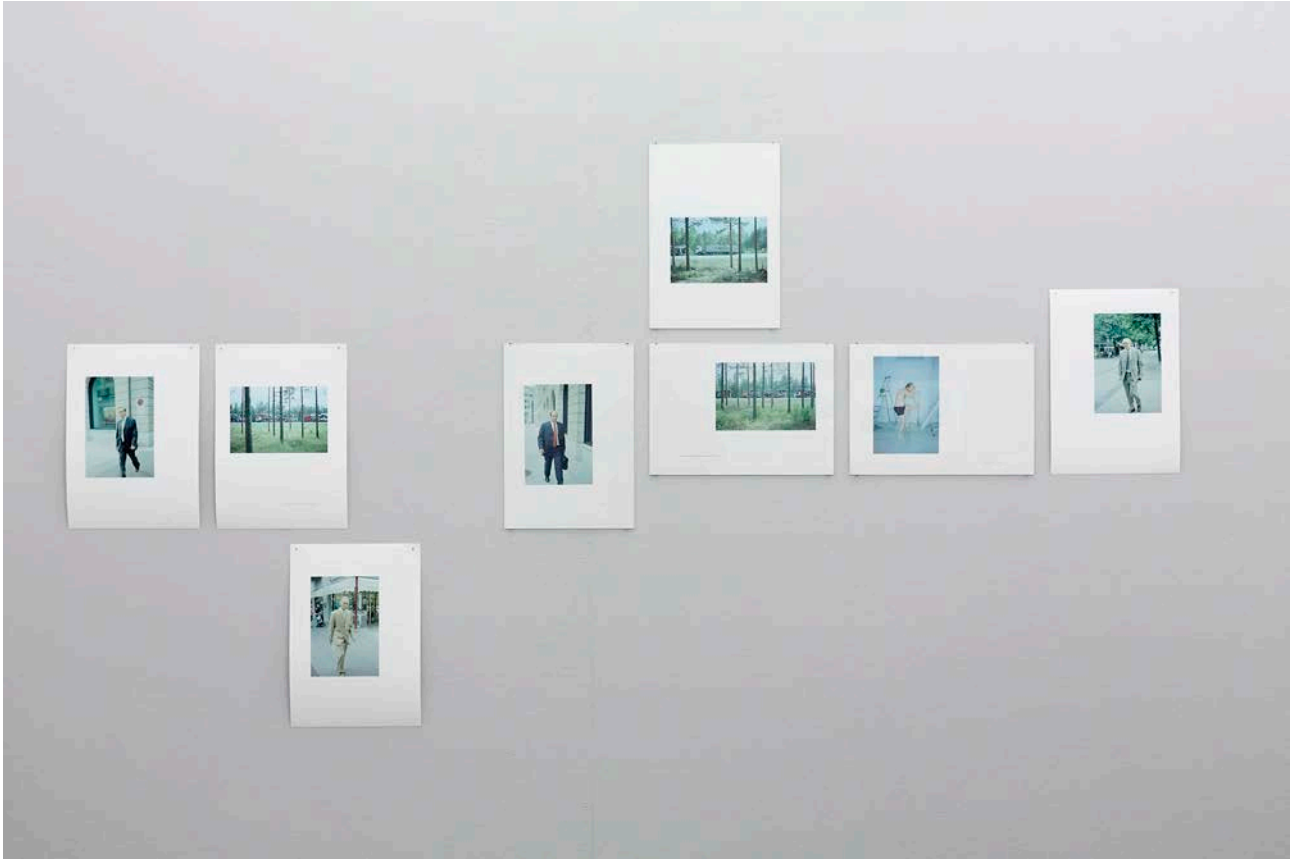
Une autre fois, Peter Tillessen fixe avec son appareil un skipper derrière sa grande barre, les yeux fermés. *Skipper dormant* est le titre de l'image. Mais qui sait si cet homme dormait ou s'il avait juste un court moment de détente, le temps d'un clin d'œil. La photographie ne peut pas dire plus que le fait que Peter Tillessen a été témoin de ce moment. C'est cela le propre de la photographie, entre autres: témoigner de la présence du photographe à cet endroit en ce moment précis.
D'ailleurs, plusieurs autres photographies portent tout simplement le titre *I've seen it* (Je l'ai vu), comme par exemple ce bolide bleu d'une écurie italienne avec en grandes lettres sur le côté « Polizia ».
Mais revenons au skipper. Est-ce qu'un corps sur une photographie avec les yeux fermés est vivant, tout en dormant, ou est-il mort, ou tout juste en train de se détendre? Une autre photographie montrant un chat ayant lui aussi les yeux fermés est intitulée *Chat mort*. Sommes-nous disposés à croire l'artiste? Comme ces photographies montrant des musiciens de rue et portant toutes le même titre, *Musiciens jouant Besame mucho*. Étant donné que la photographie n'enregistre pas de son, nous sommes bien obligés de croire l'artiste. Et lorsqu'on le croit, la photographie gagne en force poétique, car c'est seulement avec un tel titre que l'artiste nous entraîne vers un imaginaire musical que nous n'aurions pas visité, s'il n'avait pas ouvert la porte vers cet espace imaginaire.

© Peter Tillessen, Untitled Image, de la série Superficial Projects, 2016. Courtesy CPG

Le travail de Peter Tillessen n'a rien de spectaculaire. A contraire, nous avons même parfois l'impression d'assister au spectacle d'un magicien dans un petit cirque de campagne qui essaie avec quelques tours maladroitement exécutés de détourner notre attention. Mais attention, sous les aspects les plus négligés, l'artiste a plus d'un tour dans son sac, pour ne pas dire plus de dix tours. Car il n'y a pas un cliché qui n'abrite un secret que le spectateur est supposé découvrir, un peu à la manière des rébus.
En ce sens, il n'est pas étonnant que l'artiste mène cette charge justement au moment historique où l'ambition de vérité de la photographie est de plus en plus minée. La photographie, enfant des sciences naturelles chargée de produire les preuves dont les sciences dures avaient tant besoin, eut tant de mal tout au long du XIXe siècle à également faire valoir ses attraits artistiques. À en croire Peter Tillessen, c'est la seule chose qui lui reste à l'époque où, par impossibilité de photographier certains faits scientifiques, des chercheurs modélisent des images qui ont l'air de photographies. "
Joerg Bader

Publication : Peter Tillessen, *Superficial Imaqes*, textes de Joerg Bader, Ian Jeffrey et Jan Wenzel, Leipzig, Spector Books, 300 pages, 316 illustrations couleur, anglais et allemand, 24x29 cm, couverture cartonnée.

Source : dossier de presse



© Peter Tillessen, Superficial project, Centre de la Photographie, Genève, 25.11.2016 – 22.01.2017

© Peter Tillessen, Superficial project, Centre de la Photographie, Genève, 25.11.2016 – 22.01.2017

© Jean Le Gac, Le Jardin photographique, 2016

Jean Le Gac. Le Jardin photographique
Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 24.11.2016 – 29.1.2017
www.auerphoto.com

" On nous voit arrêtés au bord des labours. L'un consulte un guide de la région. Nous sommes un peu perdus tels les personnages de Luis Bufiuel dans *Le Fantôme de la liberté* égarés sur une départementale déserte. De la voiture, portières ouvertes, le G.P.S. répète avec obstination « Ce rond-point est votre destination ». La scène fut reconstituée après coup. La focale choisie rapprochant les lointains qu'à notre arrivée nous distinguions mal.
Sur cette incertitude commença mon nouveau projet de photo-texte, cette forme pour le mur, proposée fin 1960 début 1970 en lieu et place du tableau. Propice me parut ce lieu géométrique, horizontal, dégagé, clos de murs bas autour d'une blanche abbatiale, une ordonnance apaisante, dissimulant dans son sous-sol une formidable machine d'archivage sur plusieurs kilomètres linéaires des Mémoires de l'édition contemporaine, l'IMEC, île attirante pour tout déchiffreur de la littérature et de l'image.
Je recrutais des bénévoles parmi le personnel, selon leur disponibilité du moment, ceux que n'effrayait pas l'idée de sortir d'eux-mêmes pour se prêter à quelques simulacres d'actions inspirées par le décor, genre troupe de théâtre amateur en répétition. Notre gaucherie donnerait le caractère d'authenticité que je souhaitais. Les photos furent décomposées en deux temps, à la chambre photographique pour les lieux vides, au 24x36 pour les photos posées.
Moderne cartomancien je chercherai ensuite ce que les photos voulaient dire.
Je choisirai pour ne pas les encombrer, des espèces de haïkus pour la soudaineté de la sensation, sans respecter la métrique.
Le titre *Le Jardin photographique* garde le souvenir du projet de la commande publique de 2008, qui finalement n'aboutit pas. Je fis des essais de plaques en porcelaine' d'un excellent rendu photographique et de piètement en métal pour disperser durablement l'ensemble dans le verger et sur le terre-plein face à l'abbatiale offrant aux curieux des raisons de s'arrêter pour méditer sur l'image et le texte ... "
Jean Le Gac

© Jean Le Gac, Le Jardin photographique, 2016

Publication :
Jean Le Gac, *La Monographie*, Editions Fondation Auer Ory et Collectif Le Gac – Jean Pleinemer, 2016

Source : dossier de presse

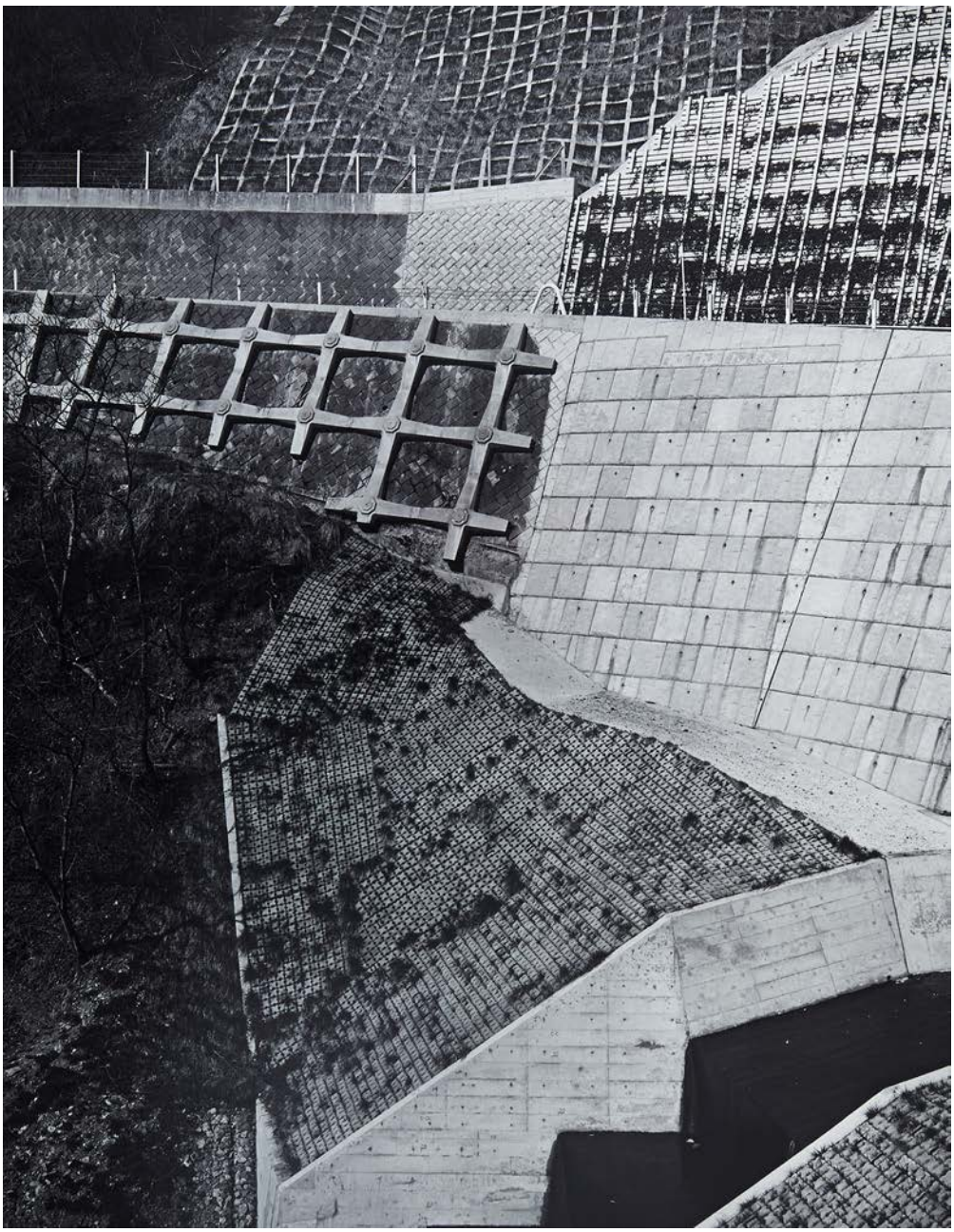
© Wilhelm Schürmann, Liège, Herstal, 1978, tirage argentique, 23x32.5 cm

Constellation. Photographies d'une collection privée
Galleria Consarc, Chiasso, 04.12.2016 – 18.02.2017
www.consarc.ch

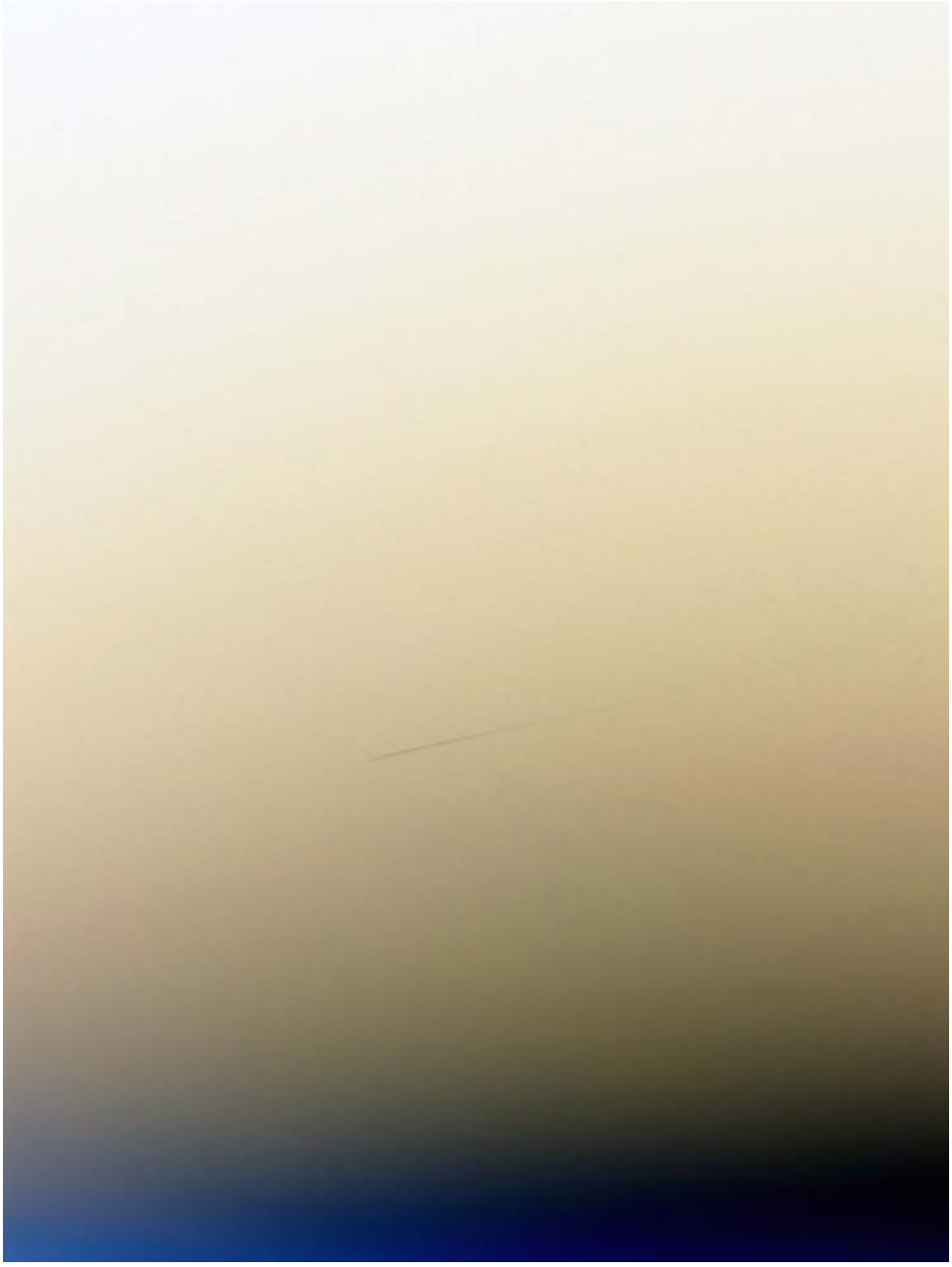
Avec : Georg Aerni, Gabriele Basilico, Paul den Hollander, Gilbert Fastenaekens, Joan Fontcuberta, Mimmo Jodice, Michel Kempf, Hans-Martin Küsters, Ferit Kuyas, Andreas Mueller-Pohle, Nicolas Nixon, Francesco Radino, Heinrich Riebesehl, Wilhelm Schürmann, Daniel Schwartz, Toshio Shibata, Jost von Allmen.

L'exposition *Costellazione. Fotografie da una collezione privata* propose une trentaine d'images issues d'une collection privée suisse. La plupart des photographies ont été réalisées entre les années 1970 et 1990 et elles sont toutes dans un parfait état de conservation. Plusieurs auteurs présents dans cette exposition sont aujourd'hui très connus et l'ensemble reflète les critères d'acquisitions rigoureux et précis du collectionneur, ainsi que la sûreté de son goût personnel. Les choix démontrent une connaissance approfondie de la démarche de chaque photographe. Des livres et d'exceptionnels tirages en édition limitée sont également présentés dans des vitrines.

Source : dossier de presse



© Toshio Shibata, Hinohara Village, Tokyo, 1994, tirage argentique, 55.5x44.8 cm

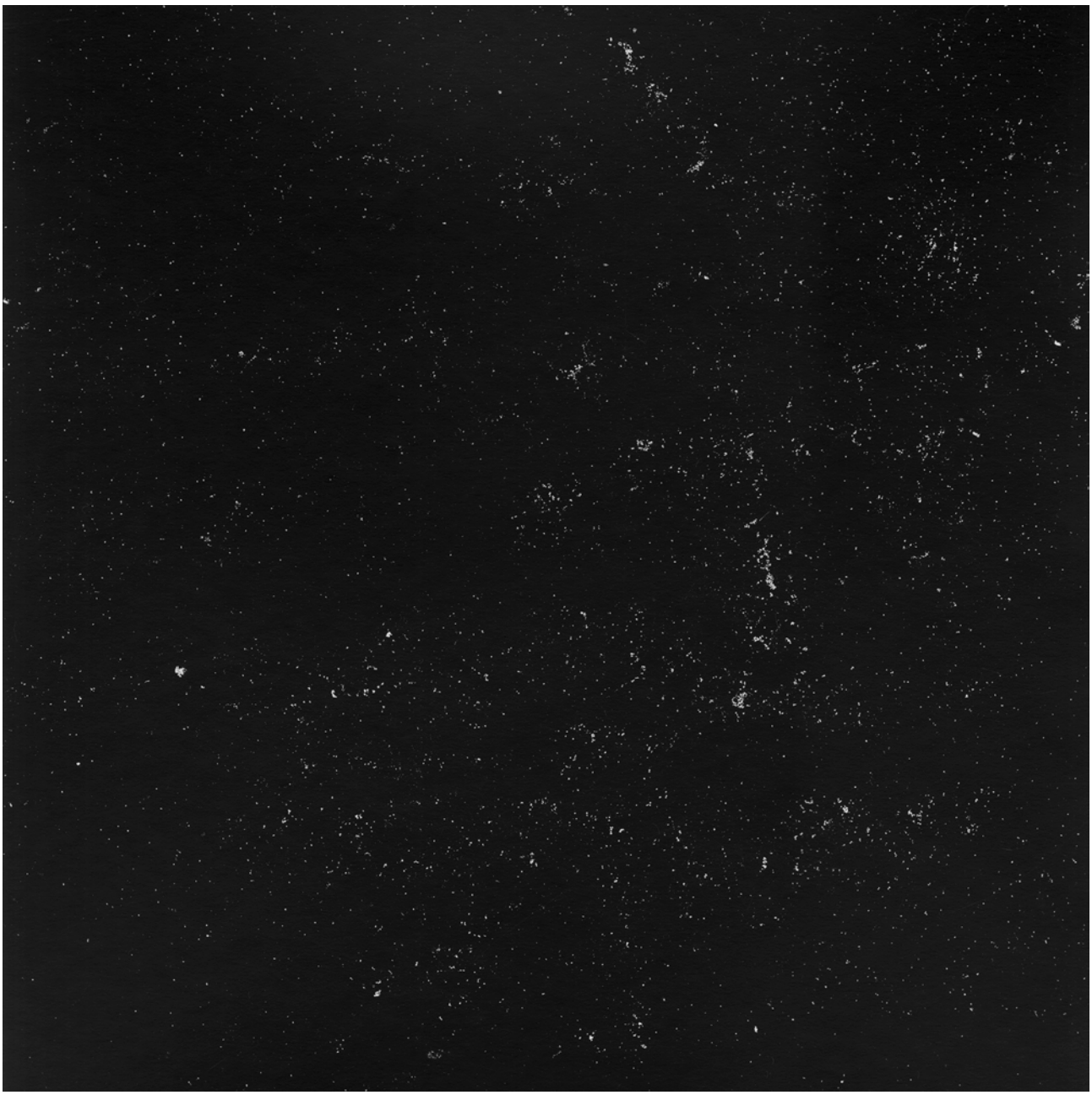


© Andreas Marti, Towards Tomorrow, 2016, détail d'une installation en trois parties

Andreas Marti & Esther Mathis. Towards Tomorrow
Kunst im Trudelhaus, Baden, 18.11.2016 – 28.01.2017
www.trudelhaus-baden.ch

L'exposition *Vers demain* présente les travaux d'Esther Mathis (1985, CH) et Andreas Marti (1967, CH). Malgré leurs démarches différentes, des parallèles et des comparaisons intéressantes s'en dégagent. Les rapports avec l'observation scientifique des phénomènes de la nature et leur transposition artistique jouent un rôle essentiel chez les deux artistes. Le titre est inspiré d'une série récente d'Andreas Marti. Les images montrent des couchers de soleil dont les dégradés chromatiques irritent car ils donnent l'impression d'une inversion (d'une photo tête-bêche). Marti présente aussi à Baden une nouvelle installation.
Esther Mathis expose notamment des images extraites de la série *1 year of atmospheric exposure*. Pendant une année, l'artiste a vécu dans cinq villes, Milan, Oleggio, Berlin, Winterthur et Zurich, où elle a exposé à l'air un porte-négatif en verre sur le bord de sa fenêtre. Les différentes particules de poussière qui se sont déposées ont ensuite été exposées en chambre noire.

Source : textes en allemand fournis par Andreas Marti



© Esther Mathis, 89 days (Zürich), 2013, de la série 1 year of atmospheric exposure, tirage gélatino-argentique, 43.7x36.8 cm, tiré d'un groupe de cinq œuvres réalisées à Milan, Oleggio, Berlin, Winterthur et Zurich

© Graeme Williams, John Flaffie shows off his prison tattoos. White City township, Calvinia, de la série On the Other Side, 2010–2013. Courtesy Edition POPCAP & Photobastei

Dialogue entre photographie africaine historique et contemporaine
Photobastei, Zurich, 02.12.2016 – 22.01.2017
www.photobastei.ch

Avec : Thom Pierce, Julia Runge, Filipe Branquinho, Tahir Carl Karmali, Zied Ben Romdhane, Romaric Tisserand, Ilan Godfrey, Léonard Pongo, Dillon Marsh, Graeme Williams, Guillaume Bonn, Nabil Boutros, Paolo Patrizi, Jean Depara, Zagabe Mugema, Thaddeus Nokuba, Emmanuel Mbwaye.

L'exposition *Zeitgenössische und Historische Afrikanische Fotografie im Dialog* présente treize lauréats du CAP Prize, Prix pour la photographie africaine (www.capprize.com) aux côtés de photographies historiques tirées des archives de l'African Photography Initiatives (african-photography-initiatives.org). Environ cent cinquante photographies issues de onze pays sont ainsi proposées au public. Cette vaste présentation amène à une réflexion sur les problématiques actuelles et l'impact de la période coloniale encore sensible de nos jours. Les photographes sont Africains et Européens, leurs images sont prises en Afrique ou traitent des Africains qui ont quitté leur pays. Une belle qualité se dégage de cette section contemporaine.
L'exposition est organisée par Photobastei en collaboration avec Edition POPCAP.

Source : dossier de presse

© Paolo Patrizi, Sharon, a Nigerian sex worker on her makeshift bed on the fringes of Rome, Italy, de la série A Disquieting Intimacy, 2007–2011. Courtesy Edition POPCAP & Photobastei

© Ilan Godfrey, Informal digger, de la série Legacy of the Mine, 2010–2013. Courtesy Edition POPCAP & Photobastei

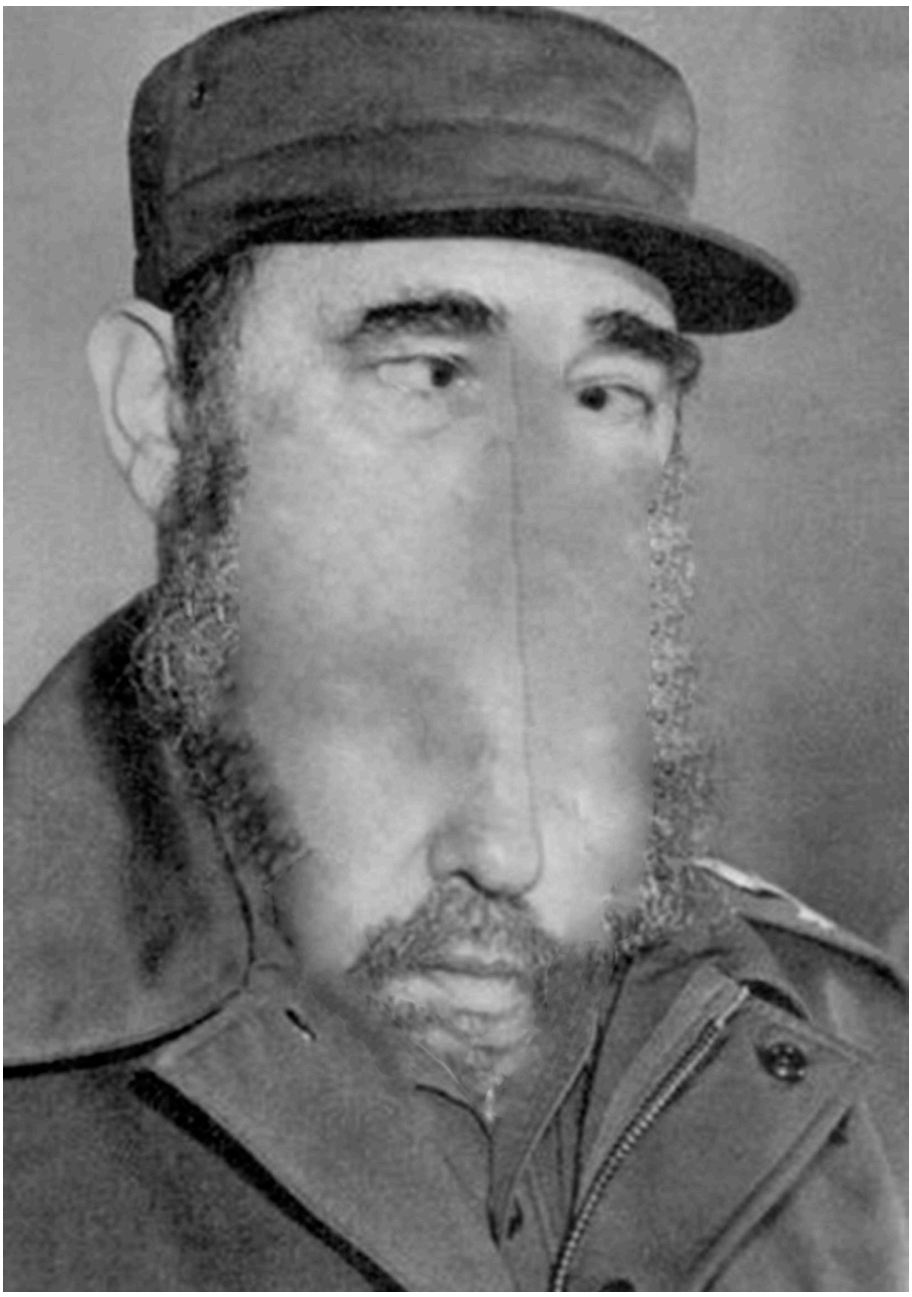
© Dillon Marsh, Limbo #8, de la série Landmarks, 2012. Courtesy Edition POPCAP & Photobastei

© Augustin Rebetez, Mao Zedong, 2016, de la série Despots with Photoshop, photo noir/blanc, 43x30 cm. Courtesy Galerie Nicola von Senger, Zurich

Augustin Rebetez. Despots with Photoshop + Other Bad Stuff
Galerie Nicola von Senger, Zurich, 25.11.2016 – 11.02.2017
www.nicolavonsenger.com

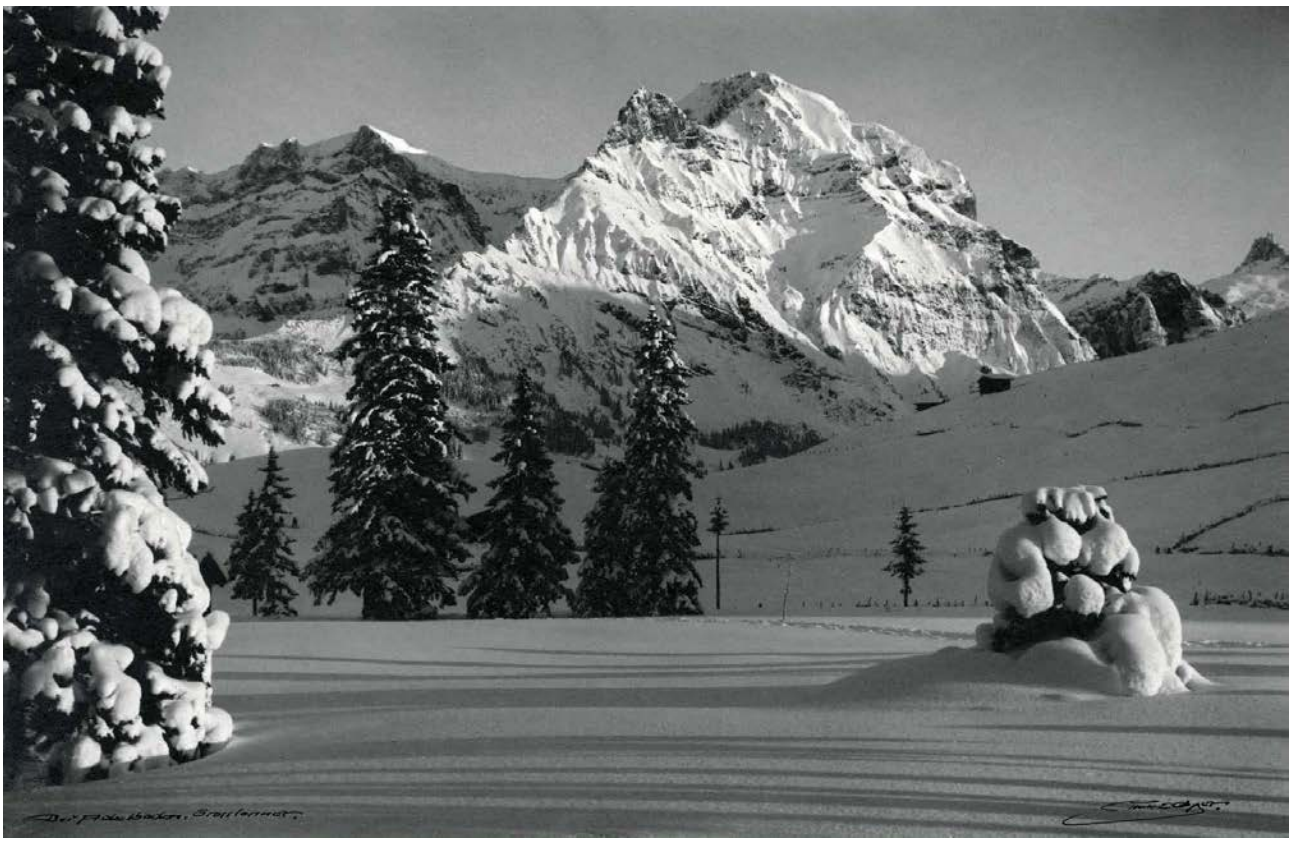
Despot with Photoshop est une galerie de portraits d'illustres dictateurs du 20ème siècle, collectés sur le net. Une fois transformés par le logiciel de post-production, les nouveaux portraits dévoilent le vrai visage de ces autocrates. Une publication éponyme est parue chez RVB Books.

Augustin Rebetez (1986, CH) est diplômé en photographie l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey.



© Augustin Rebetez, Mao Zedong, 2016, de la série Despots with Photoshop, photo noir/blanc, 43x30 cm. Courtesy Galerie Nicola von Senger, Zurich

© Augustin Rebetez, exposition Despots with Photoshop + Other Bad Stuf, Galerie Nicola van Senger, Zurich, 2016, vue de l'installation. Courtesy Galerie Nicola von Senger, Zurich



© Emanuel Gyger, Bei Adelboden Grosslohner, 1940s

Swiss Alpine Masterworks
ArteF Fine Art Photography Gallery, Zurich, 01.12.2016 – 25.02.2017
www.artef.com

Une sélection d'épreuves d'époque *vintage* et de photographies contemporaines sur le thème des Alpes. ArteF présente également une section spéciale consacrée à la photographie cubaine.

© Robert Bösch, Piz Bernina, Fuorcla Surlej, Suisse, 2007, tirage pigmentaire, 95x125 cm. Courtesy Bildhalle, Zurich

Robert Bösch. Montagnes des Grisons
Bildhalle, Zurich, 18.11.2016 – 14.01.2017
www.bildhalle.ch

Le guide et célèbre photographe de montagne Robert Bösch expose et publie *Aus den Bündner Bergen*, un projet d'envergure qui couvre plusieurs années passées à parcourir les sommets des Grisons. Son intention est d'éviter la description banale, les stéréotypes et la beauté facile pour montrer la région sous un angle nouveau, sous ses aspects les plus inattendus.

© Robert Bösch, Rosegglетscher (Vadret da Roseg), Bernina, Suisse, 2015, tirage pigmentaire. Courtesy Bildhalle, Zurich

© Sabine Weiss, Paris, 1955

Sabine Weiss. Photographe
Museum im Bellpark, Kriens, 19.11.2016 – 05.03.2017
www.bellpark.ch

Sabine Weiss est la dernière représentante de l'école humaniste française, qui rassemble des photographes comme Robert Doisneau, Willy Ronis, Édouard Boubat, Brassaï ou Izis. Toujours en activité à plus de 90 ans, elle accepte, pour la première fois, d'ouvrir ses archives personnelles et de livrer un témoignage sur sa vie de photographe. L'exposition du Château de Tours présente quelques jalons de son long parcours. À travers près de 130 tirages, des films, mais aussi de nombreux documents d'époque, pour la plupart inédits, elle offre un aperçu des multiples facettes de cette artiste prolifique, pour laquelle la photographie constitue avant tout un métier passionnant.

Née Weber en Suisse en 1924, Sabine Weiss se dirige très jeune vers la photographie et fait son apprentissage chez Boissonnas, une dynastie de photographes exerçant à Genève depuis la fin du XIXe siècle. En 1946, elle quitte Genève pour Paris et devient l'assistante de Willy Maywald, photographe allemand installé à Paris et spécialisé dans la mode et les portraits. Au moment de son mariage avec le peintre américain Hugh Weiss en 1950, elle se lance comme photographe indépendante. Ensemble, ils emménagent dans un petit atelier parisien, où elle vit toujours, et fréquentent le milieu des artistes de l'après-guerre. Ceci l'amènera à photographier Georges Braque, Joan Miró, Alberto Giacometti, André Breton ou Ossip Zadkine et, par la suite, de nombreux musiciens, écrivains et comédiens.

Vers 1952, Sabine Weiss rejoint l'agence Rapho sur la recommandation de Robert Doisneau. Son travail personnel est immédiatement reconnu aux États-Unis. Il est exposé au Museum of Modern Art de New York, à l'Art Institute of Chicago, au Walker Art Institute de Minneapolis et à la Limelight Gallery de New York. Trois de ses photographies figurent dans la célèbre exposition « The Family of Man », organisée par Edward Steichen en 1955, et elle travaille de façon durable pour des revues comme The New York Times Magazine, Life, Newsweek, Vogue, Point de vue-Images du monde, Paris Match, Esquire, Holiday.

Depuis cette date et jusqu'aux années 2000, Sabine Weiss n'a cessé de travailler pour la presse illustrée internationale, mais aussi pour de nombreuses institutions et marques, enchaînant travaux de reportages, mode, publicité, portraits de personnalités, et sujets de société.

© Sabine Weiss, Paris, 1955

À la fin des années 1970, son œuvre bénéficie de la reconnaissance grandissante des festivals et institutions, ce qui lui donne envie de reprendre un travail en noir et blanc. Elle développe alors, la soixantaine passée, une nouvelle œuvre personnelle, rythmée par des voyages en France, en Égypte, en Inde, à La Réunion, en Bulgarie ou en Birmanie, dans laquelle se fait entendre une mélodie plus sentimentale, centrée sur les solitudes et les moments pensifs de la vie. En parallèle, les hommages se multiplient, contribuant à l'aura d'une photographe indépendante et vive, sensible à l'être humain et à sa vie quotidienne.

Cette exposition est organisée par le Jeu de Paume, Paris/Tours, en collaboration avec diChroma photography à Madrid et le Musée Bellpark à Kriens, avec la complicité des Archives de Sabine Weiss.
Commissaire : Virginie Chardin

Source : Jeu de Paume, http://www.jeudepaume.org/index.php?page=article&idArt=2751

© Lillian Bassman, Barbara Mullen, New York, vers 1958. Courtesy Edwynn Houk Gallery, Zurich

Lillian Bassman
Edwynn Houk Gallery, Zurich, 18.11.2016 – 14.01.2017
www.houkgallery.com

Personnage visionnaire dans l'histoire de la photographie de mode, Lillian Bassman est publiée dans les pages du Harper's Bazaar des années 1940 aux années 1960. Formée par le célèbre directeur artistique Alexey Brodovitch, pour qui elle travaillera également, Lillian Bassman devient directeur artistique du Junior Bazaar en 1945, jusqu'à la fermeture du magazine en 1948. À partir de 1946, elle commence à prendre ses propres photographies et devient rapidement photographe de mode. Connues pour leurs silhouettes éthérées, leurs gestuelles exagérées et leurs compositions déroutantes, les photographies de Lillian Bassman mettent en lumière tout le mystère et le glamour qui entourent la femme moderne. L'artiste transforme ses clichés en chambre noire, alternant techniques de blanchiment et de colorisation : elle introduit ainsi une nouvelle forme d'expression esthétique, véritable révolution dans le monde de la photographie de mode. Au début des années 1970, elle quitte le milieu puis, une vingtaine d'années plus tard, elle retrouve une boîte de négatifs et commence un travail de réinterprétation. En chambre noire puis à l'ordinateur, elle modifie l'encadrement original, accentue le contraste et le flou, et retouche le fond.

Source : http://www.loeildelaphotographie.com/fr/2016/06/27/article/159911902/new-york-lillian-bassman/

© Dan Holdsworth, Continuous Topography, Jura, 2016. Courtesy Audemars Piguet

EXPOSITIONS EN COURS

Temps continu
MBAL – Musée des beaux-art du Locle, Le Locle, 06.11.2016 – 29.01.2017
www.mbal.ch

Avec : André Evrard, Dan Holdsworth, Hiroshi Sugimoto et Zimoun.

Le cycle d'expositions *Temps continu* explore – à travers les médias de la photographie, la gravure, la peinture ou l'installation, – la notion de temporalité, d'espace et de son au travers du regard singulier de quatre artistes contemporains.

Dan Holdsworth. A Future Archaeology
Depuis près de quinze ans, le photographe britannique Dan Holdsworth mêle art, science et nature pour produire des photographies qui bousculent nos perceptions et réinventent la notion de paysage. Son intérêt pour l'environnement et les nouvelles technologies l'ont amené à étudier de nombreux glaciers à travers le monde, notamment en Islande, dans les Alpes et plus récemment dans le Jura. C'est à l'aide d'instruments de haute précision que l'artiste récolte des données millimétrées en collaboration avec un géologue. Grâce aux dernières innovations photogrammétriques et géocartographiques, les centaines de photographies prises depuis hélicoptère ou par un drone sont méticuleusement compilées et associées à des coordonnées GPS. Le résultat est une imagerie 3D du massif d'un degré de détail jamais atteint.
A Future Archaeology constitue ainsi une archive numérique, un véritable témoin de l'état actuel de ces formations rocheuses. Chaque contour et fissure du relief sont rendus visibles et pourront être disséqués par les archéologues de demain.

Source : dossier de presse

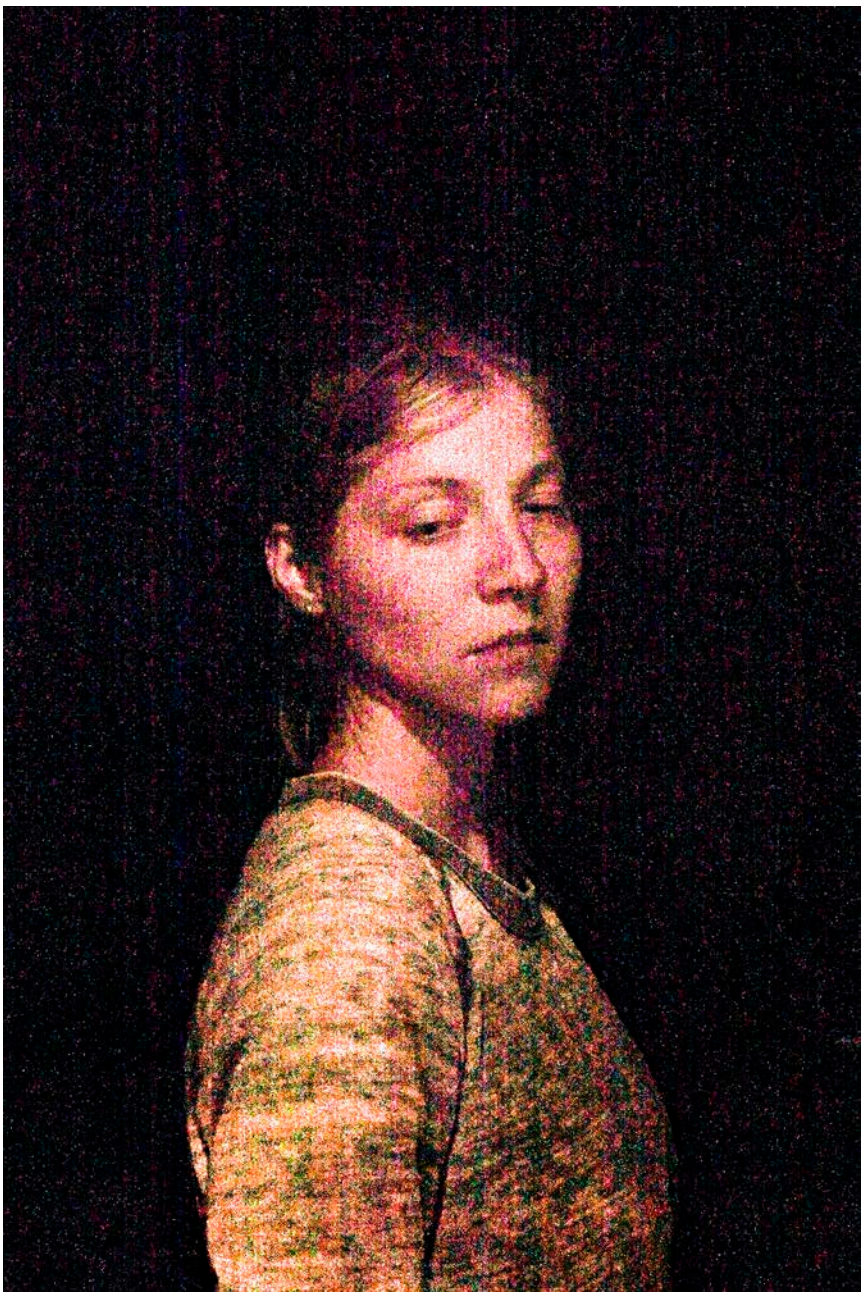
© Hiroshi Sugimoto, U.A. Walker, New York, 1978. Courtesy Gallery Koyanagi

Hiroshi Sugimoto. Past and Present in Three Parts
MBAL – Musée des beaux-art du Locle, Le Locle, 06.11.2016 – 29.01.2017
www.mbal.ch

L'exposition *Past and Present in Three Parts* présente l'œuvre de l'un des artistes les plus importants d'aujourd'hui : le Japonais Hiroshi Sugimoto (1948), connu pour ses images minimalistes de salles de cinéma et de paysages marins, séries commencées il y a 40 ans et intitulées respectivement *Theaters* et *Seascapes*. L'exposition est consacrée à ces deux séries majeures auxquelles s'ajoute une œuvre issue des *Dioramas* qu'il a photographiés au Musée d'histoire naturelle de New York.
L'œuvre de Sugimoto est une invitation à la contemplation. À première vue, ses photographies semblent simples à saisir mais plus on s'y attarde, plus elles se complexifient, stimulant à la fois la vision et l'intellect. Ses salles de cinéma montrent une suite d'écrans vides, alors même que Sugimoto photographie pendant les projections, calant le temps d'exposition de ses prises de vue sur la durée du film. Il est ainsi parvenu à "condenser" des centaines de milliers d'images – celles du long-métrage – en une seule image. Il ne reste à voir du film qu'un rectangle blanc, symbole de l'espace existentiel que constitue la salle de cinéma.
Dans la série des *Dioramas* qui réunit la fiction et le réel, l'artiste questionne le vrai, notion intrinsèque à la photographie. Dans les paysages marins réalisés autour du monde, seul l'air et l'eau nous sont donnés à voir. À travers ces vues du ciel et de la mer – une expérience visuelle que nous connaissons tous – l'artiste interroge à nouveau l'espace, le temps et la perception.
Les œuvres de Hiroshi Sugimoto se trouvent dans les collections de musées aussi prestigieux que le Tate Modern (Londres), le Metropolitan Museum of Art (New York) et au Getty Museum (Los Angeles).

Source : dossier de presse

© Hiroshi Sugimoto, Carribean Sea, 1990, de la série Seascapes. Courtesy Gallery Koyanagi

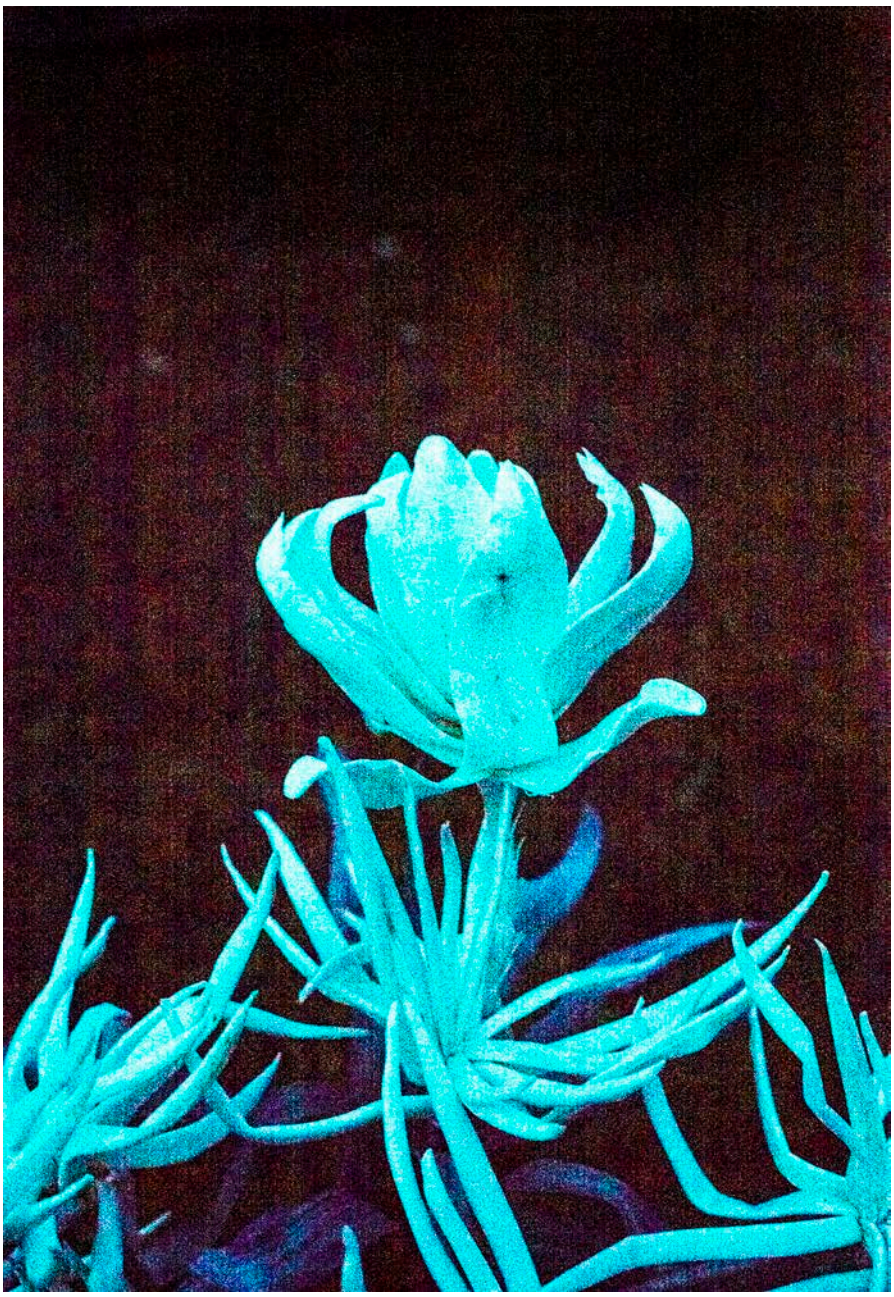


© Sandrine Gutierrez, de la série Maresc O., 2016

Sandrine Gutierrez. MARESC O. La Chute du Soleil
Le Balkkon, Neuchâtel, 19.11. – 19.12.2016
www.lebalkkon.ch

Deuxième artiste présentée cette année à la galerie du Balkkon, Sandrine Gutierrez nous plonge dans un univers intemporel où la matière prend forme lorsque la lumière manque. Première photographe accueillie dans notre galerie, elle nous précipite dans le clair obscur d'un travail qui questionne autant notre perception que le medium photographique contemporain. Sandrine Gutierrez (née en 1988 à Vevey où elle vit et travaille) développe une recherche avec laquelle elle représente, sous une forme à la fois contrôlée et hasardeuse, un regard étrange, une vision narrative sur l'être et la nature. L'exposition présente notamment des projections et des éditions à la sauce DIY.
Après le vernissage, l'exposition est visible les mercredis de 17h à 19h.

Source : dossier de presse



© Sandrine Gutierrez, de la série Maresc O., 2016

Le temps d'un long été, rendez-vous à l'heure bleue.
Tentatives répétées pour figer le crépuscule, cet instant particulier où le jour bascule,
le soleil chute, laissant sa lumière s'entremêler avec celle de la lune.
Une connexion particulière. Une lumière particulière.
Les idées fixes.

Une recherche dans des marécages sans ciel, humides, au goût de terre et de souvenirs.
Précieux.
Délire.

L'obsession de trouver et retrouver. Quoi ou qui. Intense ou familier.

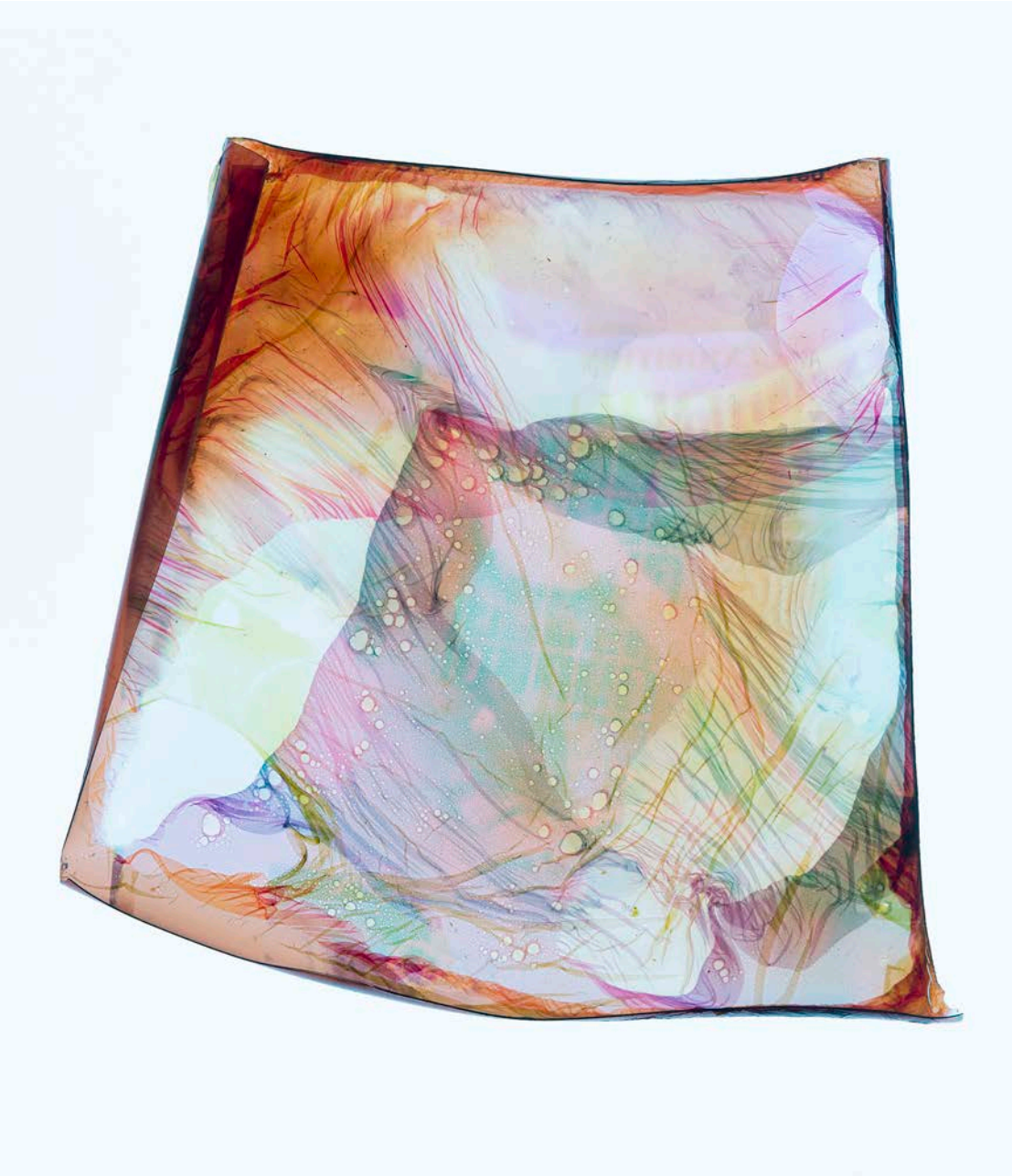
Le manque de lumière imprime d'obscurité les yeux et le capteur de l'appareil photo.
Le traitement digital force le retour de l'image, piquée alors de ses pointillés picturaux.
On pense à un tableau.

Une poésie juste avant la chute.

© Stephen Gill, Energy Field #629, 2013-2016, tirage pigmentaire d'archive, accompagné du négatif couleur original inclus dans un bloc de résine, 124.5x106.7 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

Stephen Gill's fatigue laboratory
Christophe Guye Galerie, Zurich, 04.11. – 28.12.2016
www.christopheguye.com

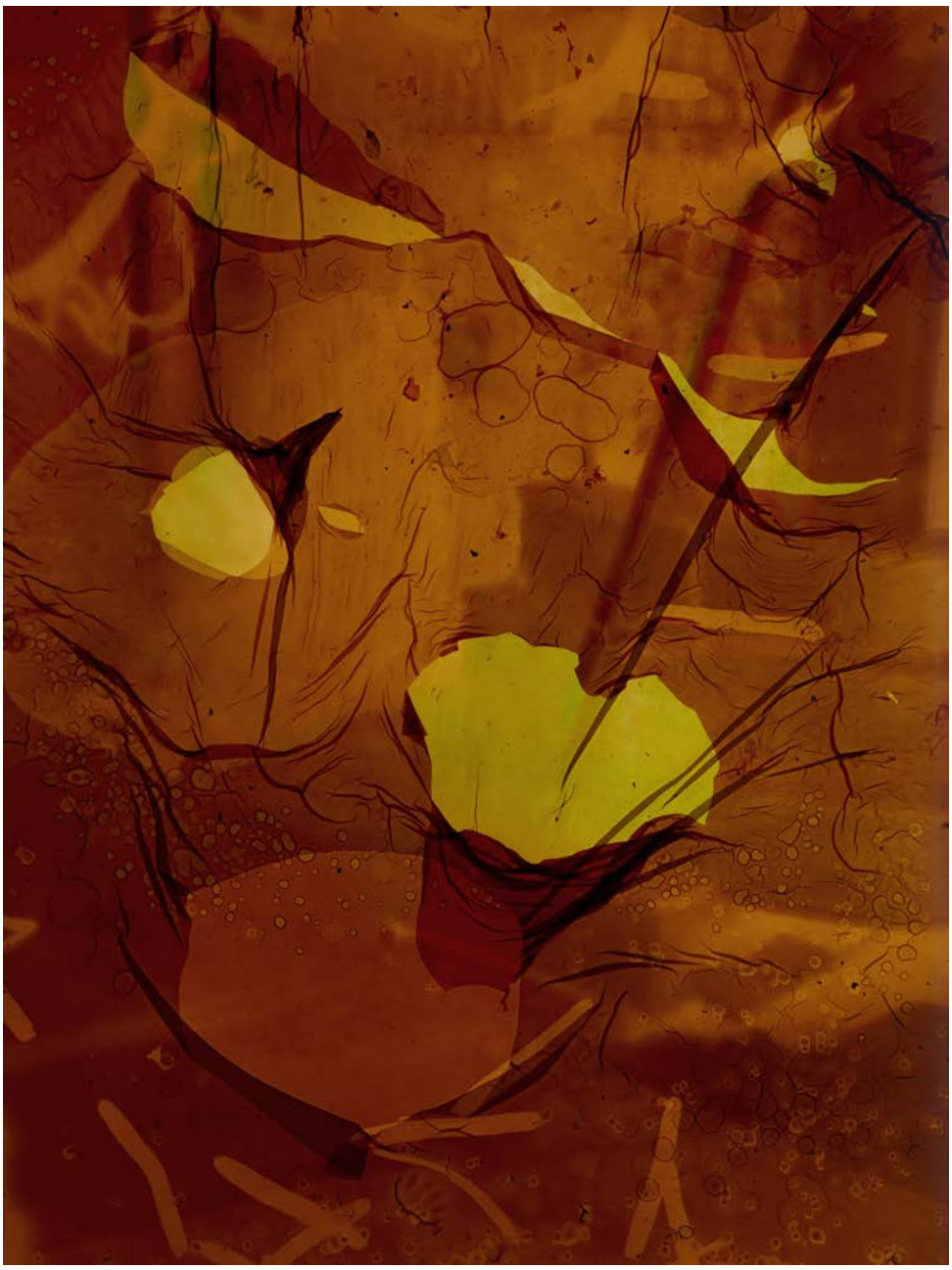
Stephen Gill (1971, GB) présente les séries *Best Before End* et *Energy Field*, qui est exposée pour la première fois. Plusieurs travaux de l'artiste sont inspirés par l'arrondissement de Hackney à Londres et sont des tentatives de refléter et de réagir à des aspects divers de l'existence de ce quartier à l'est de la ville qui change sans cesse. Dans ces deux séries, la prise de vue est réalisée sur un film négatif couleur, qui subit ensuite un processus de transformation visant à préserver quelque chose de l'intensité émotionnelle vécue, même si les couches photosensibles ont été complètement altérées. Dans *Best Before End*, l'artiste utilise des boissons énergisantes lors du développement pour, peu après, intervenir sur l'image (voir texte de l'artiste page suivante), alors que dans le cas de *Energy Field*, les négatifs " énergisés " par les mêmes boissons ont été séchés pendant trois ans avant d'être rephotographiés pour réaliser un tirage unique et une épreuve d'artiste avant que le négatif original soit inséré dans un bloc de résine. Avec sa démarche expérimentale, Stephen Gill mêle subtilement, et avec un brin d'humour, approches documentaire, conceptuelle et poétique.
Nassim Daghighian



© Stephen Gill, Energy Field #279, 2013-2016, tirage pigmentaire d'archive, accompagné du négatif couleur original inclus dans un bloc de résine, 124.5x106.7 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

" La série *Best Before End* est une tentative de montrer l'emprise grandissante des boissons énergisantes sur la vie citadine en réponse à son accélération. Ces boissons énergisantes aussi potentiellement dangereuses que puissantes sont vendues et utilisées en quantités phénoménales comme support à une vie en société qui dure de plus en plus longtemps et n'offre plus jamais la perspective d'être fatigué.
Avec *Best Before End* j'ai décidé de donner une présence physique au sujet dans les images. Les négatifs en phase de développement ont été trempés dans des boissons énergisantes avant d'être rincées, causant à la pellicule divers dommages et la ramollissant. Cela m'a permis de tordre les films et de jouer avec les couches de couleurs ou encore de les manipuler à la brosse pour obtenir d'autres textures. Toutes les boissons utilisées à cette fin provenaient d'East London, là même ou les clichés furent pris. "
Stephen Gill

Source : http://www.nuitetjour.xyz/gratuit/2016/4/19/op5paoaj0pshp2rabaspvabmx3wze6



© Stephen Gill, Organic Energy #3, de la série Best Before End, 2013, tirage pigmentaire sur papier Canson Platine Fibre Rag 310 g, 78.6x60.8 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

“Nobody has made a better record of the energy field of this provocative place than the photographer Stephen Gill. Stephen reveals himself, through his modest determination, his stalking and circling of the subject, as a major documentarist, responder, playful conceptualist and dazzling visual poet. More than any other bounty hunter of the margins, this man has recognised the obligation to collaborate with chaos, to make art from difficulty, to mix forensic science (the microscope, the high-resolution medical camera) with river mud, bugs, stones, and ribbons. Gill has become the absolute master of cultural superimposition: the mundane with the lyrical seizure, ordinary folk going about their business alongside floral explosions, ants crawling across unexposed film. *Best Before End*, is a Stephen Gill apotheosis. It is hard to discuss these painterly prints without returning to the metaphor of alchemy – which has always been a part of London’s occulted history, from the Elizabethan magus John Dee to the libertarian filmmaker Derek Jarman. Alchemy, the serious practitioners understood, is about process, repetition, going through the same rituals, time after time, to achieve the golden light within your own consciousness. It was never about the vulgar metamorphosis of dirt into gold. It was about understanding how we must keep on, following our blind instincts, refining our craft, until the craft refines us, burning off everything unnecessary and false. Gill’s brilliant intuition here is to involve toxic energy drinks, Hackney’s junk Viagra of the supermarkets, as an active agent in the process of layering an image. Territorial descriptions, low key by intention, records of persons

© Stephen Gill, Rockstar Suger Free, de la série Best Before End, 2013, tirage pigmentaire sur papier Canson Platine Fibre Rag 310 g, 78.6x60.8 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

and places, are developed and then finessed in a bath of fizzing sugars. The cellular damage is spectacular. The large prints are the fulfilment of Gill's alchemical marriage between photography and painting, local particulars and corporate marketing. I think they are among the finest things Stephen has done. The crowning glory of an astonishing and perhaps definitive account of the argument between artist and place. "
Iain Sinclair

" […] Death is shown to be the only viable strategy for separating matter from its subject. The most sensual of dances emerges as the final sleep speeds towards us. One day I sat down with Stephen to witness the cooking of the images in the different energy drinks. The process was extraordinary as the amphetamine like juices of our cultural wasteland became part of the history of alchemy. Stephen coughed a lot I coughed and felt nauseous. Through an effort of the will Stephen finished the book as his body was breaking. Of course he ended up in hospital. This was his last work made in London. New horizons of a redemptive nature are now his favoured habitat and laboratories. Even in this new environment his forensic analysis of the metropolitan dilemma continues apace. "
Timothy Prus

Source : dossier de presse

© Peter Bialobrzeski, de la série Athens Diary, Athènes, 2015, tirage pigmentaire, 30x40 cm. Courtesy de l'artiste et Photobastei, Zurich

Peter Bialobrzeski. The City
Photobastei, Zurich, 04.11.2016 – 15.01.2017
www.photobastei.ch

Pour sa série *The Raw and the Cooked* (2011) Peter Bialobrzeski a parcouru quatorze pays différents à travers l'Asie, dont la Chine. Manille, Singapour, Shanghai, Djakarta… Avec leur population passant la barre des 10 millions d'habitants, certaines villes d'Asie sont de véritables fourmilières. Des citadelles symboles à la fois du progrès et de la folie des grandeurs des hommes. Ces mégapoles (ou Méga Cités), le photographe Peter Bialobrezski les a arpentées, en long, en large et en hauteur. En capturant le gigantisme étourdissant de ces hyper villes, le photographe met en lumière les différentes problématiques qui les habitent. Si l'expansion de ces villes a été fulgurante, elle a aussi manqué cruellement d'organisation et de rigueur. Ce fut le fruit d'une réflexion de l'instant, et aujourd'hui des problèmes commencent à apparaitre. Comme à Bangkok, où certains quartiers sont construits sur des zones inondables. Et enfin, dans une telle concentration de modernité où les soucis d'efficacité et de rapidité priment sur le reste, comment donner à la nature la place indispensable qu'elle mérite? Désormais, toutes ces villes doivent faire face aux difficultés qu'elles ont engendrées. Il faut trouver des solutions, rapidement, mais toujours en s'inspirant du passé pour préparer les succès du futur.
Les photographies de Peter Bialobrezski révèlent les sublimes et déroutantes contradictions de la ville asiatique, sa splendeur, sa monstruosité, la rapidité de sa modernisation, son inquiétante insalubrité, sa population dense, sa pollution lumineuse, ses contrastes improbables. Le travail à la chambre photographique et les longs temps de poses brouillent les notions de jour et de nuit qui semblent ne plus se distinguer. Dans une telle confusion spatio-temporelle, le paysage urbain paraît atemporel et global tout en conservant les caractéristiques propres aux villes asiatiques. Entre ruines d'immeubles anciens et immaculées constructions modernes, les villes représentées par Bialobrzeski semblent mélanger visions dystopiques et exaltations de l'urbanisme asiatique.

© Peter Bialobrzeski, de la série *Nail Houses or the Destruction of Lower Shanghai*, 2014. Courtesy de l'artiste et Photobastei, Zurich

Peter Bialobrezski (1961, Wolfsbourg, DE ; vit à Hambourg) a étudié la politique et la sociologie avant de devenir le photographe attitré d'un journal local de sa ville natale. Après presque quinze ans dans le domaine du photojournalisme, période durant laquelle il sillonne une grande partie de l'Asie, il décide de se consacrer entièrement à ses projets personnels. Il étudie la photographie à la Folkwangschule à Essen et au London College of Printing (LCP) à Londres. En 2002, il a été nommé professeur de photographie à l'université des arts de Brême (HfK Bremen) ; il intervient lors de workshops sur le plan international. Il est le lauréat du Erich Salomon Award de la Société allemande de photographie (DGPh) en 2012.
Peter Bialobrezski a publié de nombreux ouvrages dont, récemment, trois "City Diaries" : *Cairo Diary*, 2014, *Athens Diary* et *Wolfsburg Diary*, 2015 ; ainsi que les livres édités par Hatje Cantz : *Nail Houses or the Destruction of Lower Shanghai*, 2014, *The Raw and the Cooked*, 2011, *Informal Arrangements,* 2010, *Paradise Now* et *Case Study Homes*, 2009, *Lost in Transition*, 2007, *Heimat*, 2005, *Neontiger. Photographs of Asian Megacities*, 2004 et, chez Kurse Verlag, *XXX Holy-Journeys into the Spiritual Heart of India*, 2004.

Sources au 2016 10 27 : http://www.festivalphoto-lagacilly.com/
http://photographyofchina.com/blog-fr/peter-bialobrzeski

→ À propos de l'enseignement de Peter Bialobrezski, voir (en allemand) : bialobrzeski-studenten.de et cultureandidentity.hfk-bremen.de
Vidéos sous-titrées en français à propos de *Méga Cités*, exposition lors du Festival Photo Peuples et Nature, La Gracilly, été 2012 : https://www.youtube.com/playlist?list=PL71D3A6913934D465

Camp de fortune accueillant des déplacés internes à Mogadiscio, Somalie, 2012 © DDC. Courtesy Landesmuseum, Zurich

Flucht / Fuir / Fuggire / Displaced
Landesmuseum / Musée national suisse, Zurich, 29.10.2016 – 05.03.2017
www.nationalmuseum.ch

Tous les jours, nous découvrons de nouvelles images de personnes qui ont été contraintes de fuir. Mais savons-nous ce que signifie vraiment abandonner sa maison, son travail, sa famille et sa patrie ? L'exposition *Fuir* permet aux visiteurs de se mettre dans la situation de réfugiés et de mieux comprendre ce qu'ils vivent. Cette exposition est un projet commun de la Commission fédérale des migrations (CFM), du Secrétariat d'État aux migrations (SEM), du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR) et de la Direction du développement et de la coopération (DDC). Elle met en lumière le destin des réfugiés et explique qui peut bénéficier d'une protection en Suisse et dans d'autres pays. En outre, les visiteurs en apprennent plus sur l'aide internationale, dont sont tributaires plus de 90 % des réfugiés dans le monde, ainsi que sur le soutien apporté par la Suisse et sur le fonctionnement de ses procédures d'asile.

Source : communiqué de presse

© Jean Revillard, de la série Ondes, 2014. Courtezy Rezo.ch

Jean Révillard. Outland
Coalmine – Forum für Dokumentarfotografie, Winterthur, 04.11. – 23.12.2016
www.coalmine.ch

On les appelle des électrosensibles: des gens qui réagissent par un malaise physique aux ondes magnétiques. Ces personnes se réfugient dans des abris souterrains pour éliminer la charge magnétique et cherchent des lieux pour se rétablir loin des wifi, antennes et transformateurs. Par exemple ici, dans des endroits désertiques des départements français de la Drôme ou des Hautes-Alpes.

Jean Revillard a été formé à l'école d'Yverdon, où il a suivi les enseignements de Luc Chessex, Jesus Moreno et Christian Caujolle. Par la suite, il se consacre principalement à la photographie, en tant que photographe, galeriste (Europa à Genève, Focale à Nyon) et journaliste (Le Nouveau Quotidien, L'Hebdo). En 2001, il fonde l'agence Rezo.ch, au sein de laquelle il remporte un World Press Award avec son travail sur les cabanes des migrants de Calais, ainsi qu'un Swiss Press Award. En 2009, il est à nouveau récompensé d'un World Press Award et du prix de la Ville de Prague. Actuellement, En 2010 il realise "Sarah on the bridge" le Parcours d'une esclave sexuelle dans les forêts italiennes et gagne le grand prix du publique des boutographies. En 2010 Il est engagé comme photographe du Projet Solar Impulse de Bertrand Piccard. En 2011 il gagne le Prix Nicolas Bouvier pour l'ensemble de son travail. En 2014 il realise *Ondes* reportage sur les éléctrosensibles.

À voir également à Coalmine: Lukas Müller, *Charge*.

Source : http://www.swisspressaward.ch/fr/user/a00006262/section/swiss-press-awards/

© Jungjin Lee, de la série On Road, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Jungjin Lee. Echo
Fotomuseum, Winterthur, 17.09.2016 – 29.01.2017
www.fotomuseum.ch

Jungjin Lee (1961, Corée) a étudié la céramique à Séoul puis la photographie à New York, où elle a déménagé en 1988. Elle fit la connaissance de Robert Frank et fut son assistante. Après être retournée vivre à Séoul de 1997 à 2009, elle est depuis établie à New York. L'exposition *Echo* permet de découvrir onze groupes de travaux et d'avoir ainsi un regard rétrospectif sur une démarche visuelle originale développée avec une grande cohérence pendant plus de vingt-cinq ans. Au début des années 1990, l'artiste a parcouru les vastes étendues des Etats-Unis où elle a photographié le désert pour sa série *American Desert* (1990–1995). Robert Frank écrit à son propos : "Jungjin Lee est la Voyageuse du désert Américain […] Comme réalisées à la lumière de la lune, un calme instantané émane de ses images […] Sur son chemin, traversant le vide, Jungjin a écouté une voix en elle. Sans carte, elle est capable de nous montrer la réalité de son obsession – et cela me touche." (Préface du livre *Desert*, 2002).

Jungjin Lee explore également les frontières entre les cultures et leurs rencontres dans les importantes séries *Pagodas* (1998) et *Thing* (2003–2007). L'artiste développe son sens de la composition et des subtiles atmosphères méditatives dans les séries *Ocean* (1999), *On Road* (2000–2001) et *Wind* (2004–2007). Elle aborde en toute modestie son évolution : " À une époque, je pensais que l'art était une poignée de main avec l'absolu, ou l'essence de ma vie... Au fil du temps, j'ai sans cesse tenté, dans mon travail, de retomber de ces hauteurs. "

L'artiste travaille avec l'émulsion photosensible Liquid Light – chauffée en chambre noire sous éclairage inactinique et appliquée au pinceau ou à la brosse sur le papier – et du papier coréen traditionnel en fibre de mûrier à papier fabriqué à la main. Les tirages argentiques mesurent souvent un à deux mètres de long, évoquant les paysages asiatiques peints sur rouleaux. La matérialité des objets photographiques ainsi obtenus est d'une sensualité quasi tactile et les images, poétiques, en deviennent encore plus suggestives. Pour citer encore Jungjin Lee : " Mes images doivent être vues comme des métaphores : ni représentation du monde réel, ni expression de sa beauté visuelle, elles sont une forme de méditation ".
Nassim Daghighian

© Jungjin Lee, de la série Thing, 2003. Courtesy Fotomuseum Winterthur

" Ce que je cherche dans mes photographies est quelque chose sur la vie, sur l'état de solitude que cela représente. La vie change en surface. Elle est comme un océan. Vous voyez le constant mouvement de l'eau à la surface, mais dans les profondeurs, dans le cœur, il n'y a pas de mouvement. " *
Jungjin Lee

Publication : Un catalogue est édité par Spector Books, Leipzig, avec une brève introduction de Thomas Seelig, co-directeur du Fotomuseum, et des essais de Lena Fritsch, Hester Keijser et Liz Wells.
L'artiste a déjà publié une dizaine d'ouvrages, dont un livre d'artiste sur la série *Wind*.

Curateur : Thomas Seelig

Sources : dossiers de presse du Fotomuseum Winterthur et de la galerie Camera Obscura, 2012 (citations de Jungjin Lee) :
https://www.galeriecameraobscura.fr/artistes/lee/dossier_de_presse/dossier_presse.pdf
* Entretien avec Didier Brousse, dans *Camera*, 2015 ; en ligne sur Télérama :
http://www.telerama.fr/sortir/dans-les-photos-jungjin-lee-le-temps-suspend-son-vol,144983.php

© Roni Horn, de la série a.k.a., 2008-2009, tirage jet d'encre sur papier chiffon, série de 30 photographies (15 paires), 38.1x33 cm chacune ; photo: Hermann Feldhaus. Collection privée

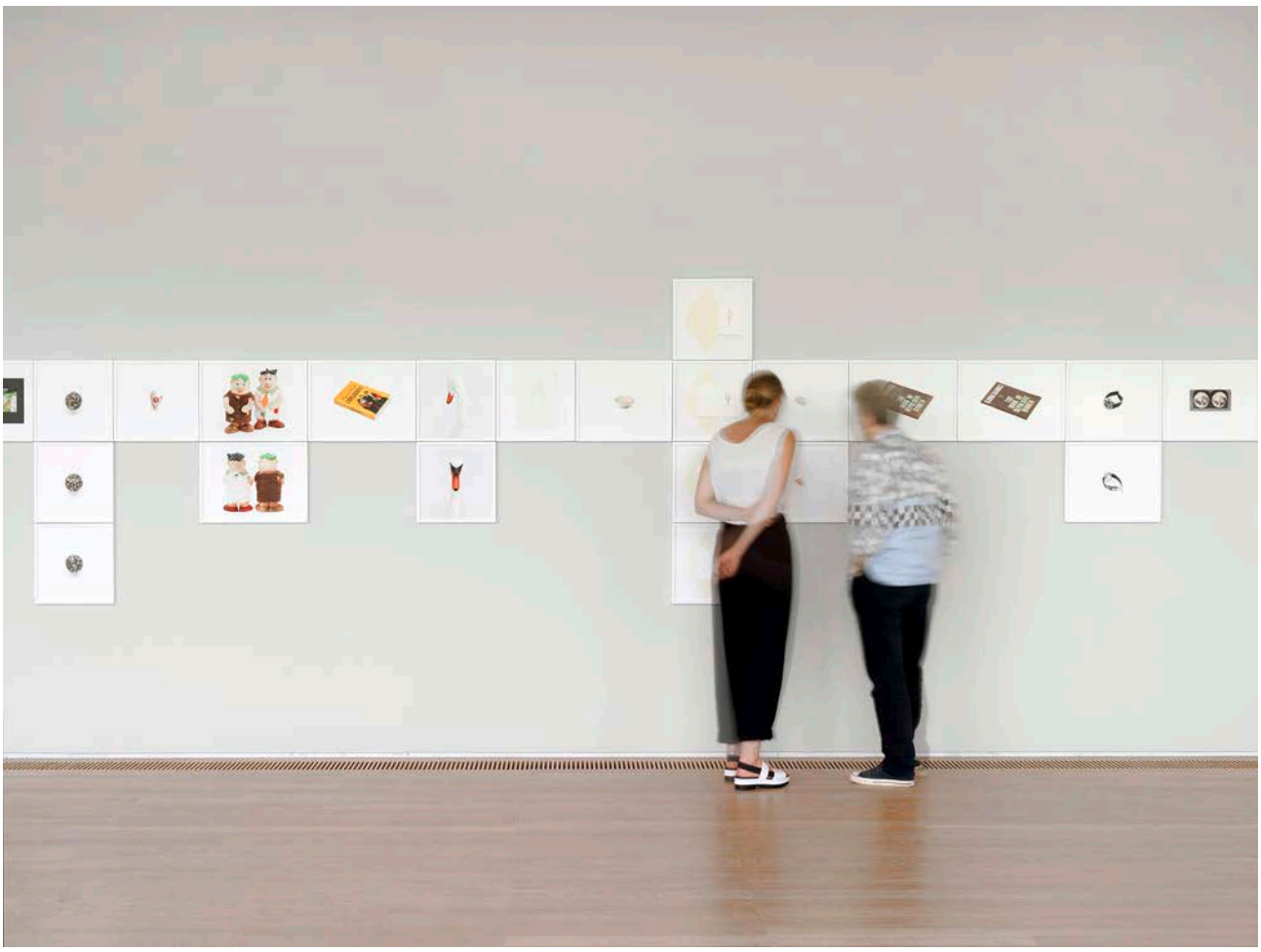
Roni Horn. The Selected Gifts, 1974-2015
Fondation Beyeler, Bâle, 01.10.2016 – 01.01.2017
www.fondationbeyeler.ch

Depuis le début de sa carrière à la fin des années 1970, Roni Horn, née à New York en 1955, utilise des moyens d'expression d'une grande diversité visuelle et matérielle : elle réalise des dessins, des photographies, des textes, des livres d'artiste et des sculptures. Certains thèmes reviennent dans un grand nombre de ses travaux. Citons avant tout la question de la faculté de transformation et de la pluralité de l'identité, ainsi que la démonstration par des moyens artistiques des divergences entre l'essence des choses et leur aspect visuel. Roni Horn accorde toujours une fonction majeure à la manipulation délibérée et en même temps ludique du langage et du texte.

The Selected Gifts, 1974-2015 est une œuvre rassemblant 67 photographies différentes et présentée pour la première fois à partir du 11 juin 2016 à la Fondation Beyeler. Comme son titre suffit à l'indiquer, il s'agit de clichés de cadeaux que Roni Horn a reçus au cours des 40 dernières années, approximativement depuis le début de sa carrière artistique. Ils regroupent aussi bien des livres, qu'une lettre d'amour, des dessins et des photos d'amis, un œuf de dinosaure fossilisé ou un cygne empaillé. Ils sont immortalisés isolément par la photographie, fixés par un regard "objectif2 et tirés dans cinq formats de hauteur identique (33, 35.6, 40.6, 45.7 ou 48.3 x 33 cm). À quelques exceptions près, ces objets si divers sont reproduits grandeur nature. Les photographies des cadeaux sélectionnés ont une fonction documentaire. En même temps, elles constituent – surtout considérées dans leur intégralité – un portrait possible de l'artiste, reflété par le choix des donateurs.

L'exposition Rani Horn, que l'on pourra voir parallèlement à la présentation des *Selected Gifts, 1974- 2015* à partir du 2 octobre 2016, réunit des ensembles d'œuvres choisis, nouveaux pour certains, qui englobent son œuvre aussi bien dessinée que sculptée. Cette exposition est conçue dans un dialogue étroit entre Roni Horn et Theodora Vischer, Senior Curator de la Fondation Beyeler, et est élaborée tout spécialement pour les locaux du musée.
Curatrice : Theodora Vischer

Source : dossier de presse



© Roni Horn, The Selected Gifts, (1974-2015), 2015-2016, détail, 67 tirages jet d'encre sur papier Hahnemühle, divers formats, 33x33 cm à 33x48.3 cm ; vue de l'exposition à la Fondation Beyeler ; photo: Stefan Altenburger. Courtesy de l'artiste et de Hauser & Wirth

© Ursula Mumenthaler, Glacier, de la série AREA, 2016, c-print, 87x125 cm. Courtesy Galerie Gisèle Linder, Bâle

Ursula Mumenthaler. Area
Galerie Gisèle Linder, Bâle / Basel, 05.11.2016 – 07.01.2017
www.galerielinder.ch

L'artiste suisse Ursula Mumenthaler (née en 1955 à Staffelbach) vit et travaille à Genève. Dans son œuvre, il s'agit souvent du jeu de la lumière et de l'architecture dans l'espace qu'elle exprime par son médium favori, la photographie. Cela a commencé par son intérêt pour l'espace intérieur, dans lequel l'artiste crée, au moyen de l'installation et de la photographie, de nouvelles illusions de l'espace.
Depuis 2008, le rôle de l'architecture dans l'espace extérieur, en corrélation avec la nature, est un sujet qui préoccupe fortement l'artiste. Elle s'inspire des images de presse de catastrophes naturelles qui inondent presque quotidiennement nos média. C'est l'esthétique angoissante et tout à la fois captivante de ces images qui inspire Ursula Mumenthaler pour ses travaux : l'être humain dans son combat constant contre la force de la nature, à laquelle il essaie constamment de se soustraire, tout en échouant.
C'est ainsi que dans *Area* l'accent est mis sur le choc entre la nature et l'artificiel créé par l'homme. Dans ses dernières œuvres photographiques, Ursula Mumenthaler montre des formations de bâtiments nichées dans un paysage à l'allure souvent apocalyptique. Les villes en carton pour maquettes sont entourées de photographies de façades existant réellement à Berlin et à Paris, auxquelles sont superposées des photographies de paysages réels. L'effet de la superposition et le choix de la perspective aérienne confèrent aux images une beauté destructrice.
La ville est envahie par les éléments de la nature, un peu comme dans le livre de l'auteur suisse allemand Franz Hohler *Die Rückeroberung* (la reconquête). Elle paraît abandonnée, la lutte contre la nature semble perdue. Seuls les bâtiments rappellent une civilisation autrefois existante.
Dans la série *Journal* en revanche, Ursula Mumenthaler utilise les images réelles de catastrophes écologiques sous une forme abstraite. Le travail est montré comme une installation avec la publication «Journal» qui en fait partie. Il s'agit d'images de presse que l'artiste a modifiées de façon telle qu'en tant que négatifs colorés, elles suscitent une ambiance de fin du monde d'une grâce toute particulière. La fragilité de notre monde, dans lequel nous essayons de tout contrôler, se ressent d'une manière insistante.
Marina Huonker, octobre 2016 ; traduction : Liliane Vindret

Source : communiqué de presse

© Sebastian Copeland, Night in Qaanaaq, Greenland, 2010, tirage pigmentaire, 34.5x24 cm. Courtesy Bernheimer Fine Art Photography

The world is a book and those who do not travel read only one page (St. Augustine)
Bernheimer Fine Art, Lucerne, 20.10.2016 – 21.01.2017
www.bernheimer.com

Avec : Mirella Ricciardi, Jan C. Schlegel, Sebastian Copeland, Michael Kenna, Mat Hennek, Nick Brandt, Silke Lauffs

" Le monde est un livre et ceux qui ne voyagent pas n'en lisent qu'une page "
Saint Augustin d'Hippone (354-430)

Cette exposition de groupe développe les thèmes du voyage, de la nature et du paysage dans les images de sept principaux photographes. Mirella Ricciardi (1931, IT) est née au Kenya, dont elle a portraituré les six tribus dans les années 1950-1960 ; elle publia en 1971 le livre *Vanishing Africa* avec ses plus belles prises de vue. Jan C. Schlegel (1965, DE) est également fasciné par les cultures tribales d'Afrique ainsi que d'Asie. Les changements rapides ont incités le photographe à garder une trace de leurs traditions et de leurs modes de vie ancestraux. Attiré par les pôles Nord et Sud, Sebastian Copeland (1964, USA) documente les paysages de glace avec des images très séduisantes. La photographe Silke Lauffs (1969, DE), le grand voyageur-photographe Michael Kenna (1953, GB) ainsi que Mat Hennek (1969, DE) ont parcouru l'Europe, l'Asie comme l'Afrique pour réaliser des vues fascinantes du monde naturel. Nick Brandt (1964, GB) est un spécialiste de la vie sauvage en Afrique qu'il montre dans toute sa beauté et fragilité. Il s'est ainsi distingué des autres photographes animaliers en réalisant de véritables portraits des bêtes les plus difficiles à prendre en photo, au grand plaisir des amateurs de ce genre d'images.

Source : dossier de presse

© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée

Martin Kollar. Provisional Arrangement
Musée de l'Elysée, Lausanne, 21.09. – 31.12.2016
www.elysee.ch

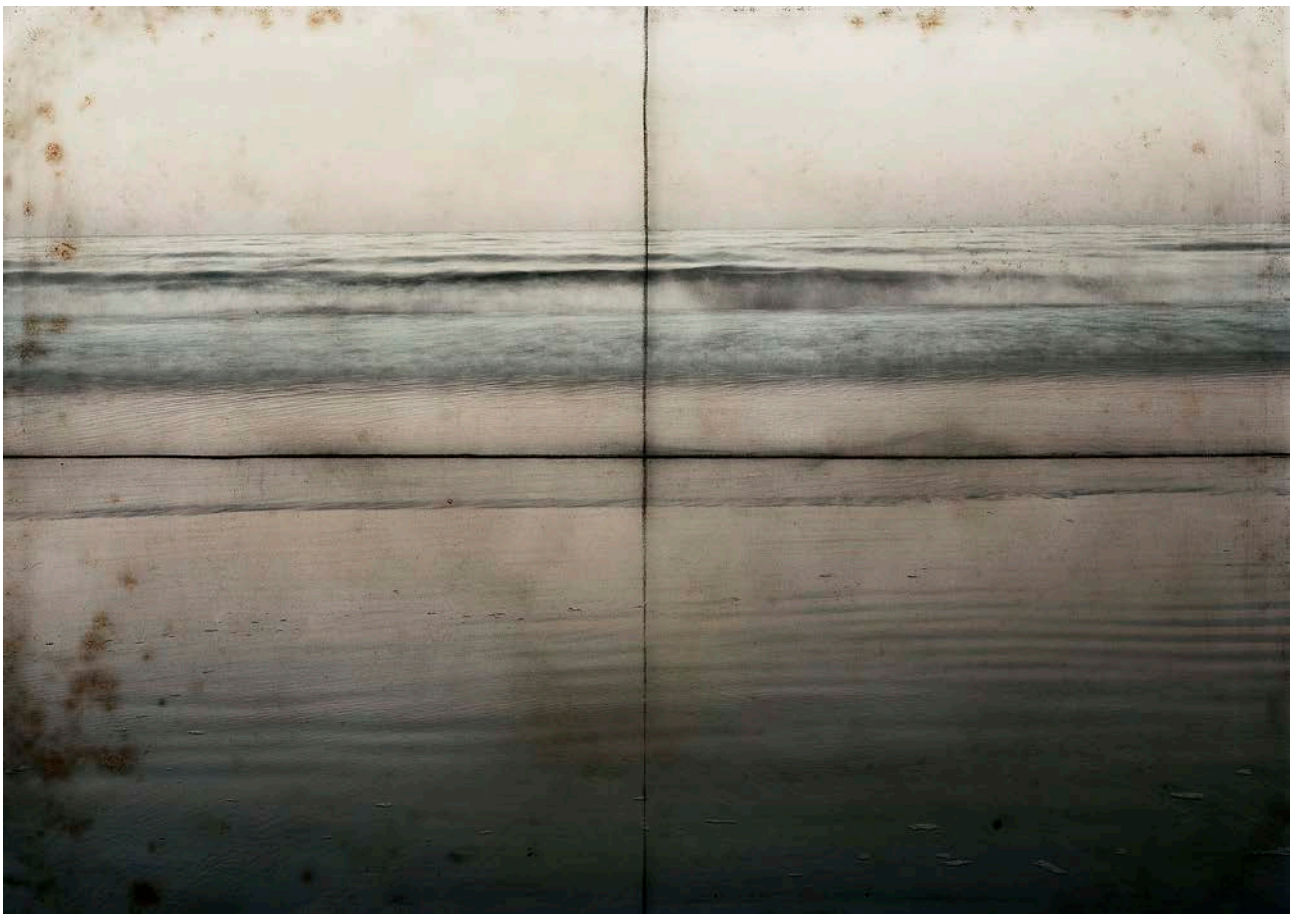
Provisional Arrangement est la concrétisation du projet soumis par Martin Kollar au Prix Elysée lancé en 2014 avec le soutien de Parmigiani Fleurier. Comme le prévoit le prix, dont il est le premier lauréat, le photographe slovaque a reçu une contribution financière pour finaliser son projet et en publier un livre. Libre de choisir un éditeur, il a souhaité travailler avec MACK à Londres avec lequel le Musée de l'Elysée s'est associé pour cette publication. Convaincu par la qualité de son travail, le musée lui a en plus proposé d'en produire une exposition.
Provisional Arrangement concrétise ainsi deux années de travail avec Martin Kollar (1971, Žilina, Slovaquie) et confirme l'engagement du musée auprès de la production contemporaine. Pendant plusieurs mois, Martin Kollar a arpenté les routes européennes et ses archives personnelles dans le but de réunir en un riche corpus son idée de provisoire. Sujet difficile à traiter visuellement, Kollar a toutefois maintenu le cap et propose, avec *Provisional Arrangement*, une trentaine d'images qui toutes, à leur façon, explorent la notion de temporaire – et, en filigrane, celle, plus vaste, d'une mémoire en cours de (dé)construction.
Élevé dans la Tchécoslovaquie de l'ère communiste, l'artiste s'intéresse depuis toujours à la collision entre les aspects immuables de notre société et ceux qui s'y ajoutent, de manière éphémère, pour en pallier les vicissitudes. Une manière de mettre en images le décor d'une génération pour qui le provisoire régit le quotidien, lorsqu'il s'agit plus de s'acclimater à des variations sans fin qu'à s'ancrer durablement dans un temps et un lieu définis. Un monde où le sentiment de pérennité fait défaut, poétiquement rendu par ce voyage photographique qui capte la désintégration du permanent vers le temporaire et le provisoire.
Curatrice : Lydia Dorner, conservatrice assistante, département des expositions, Musée de l'Elysée

Publication : L'ouvrage édité par MACK, conçu par l'artiste et Grégoire Pujade-Lauraine, est à lui seul l'expression du sujet traité. La conception tout entière de la publication, de la sélection des matériaux au mode d'apparition des photographies jouant fréquemment sur la double page, se fait l'écho du thème et lui en offre l'écrin. Un bref essai de Lydia Dorner apporte un éclairage sur la démarche de l'artiste.

Source : dossier de presse

© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée

© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée



© Susan Dobson, Seneca 5x7 View Camera, circa 1940, de la série Viewfinder, 2013. Courtesy MSAP / Images

Susan Dobson. Viewfinder
Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 10.09.2016 – 26.02.2017
www.cameramuseum.ch

L'exposition *Viewfinder* est constituée d'une série de paysages lacustres, réalisée en 2013 dans la région des Grands Lacs entre le Canada et les Etats-Unis. Susan Dobson superpose à ses images des scans de viseurs d'appareils photographiques (*viewfinder* en anglais), sélectionnés dans les collections historiques de la prestigieuse George Eastman House. Elle traite volontairement ces étendues d'eau comme un lieu commun et universel, préférant porter l'attention sur les marques, les grilles, les taches et les empreintes de doigts laissés par les anciens propriétaires des verres dépolis. Le spectateur est amené à regarder ces paysages au travers du principal élément technique permettant le cadrage et la composition de l'image. *Viewfinder* nous plonge au cœur de l'analogique au travers d'une relecture de l'histoire et des techniques du médium aux XIXe et XXe siècles. A l'ère du numérique et du règne de l'instantané, ces photographies rappellent une époque révolue où la prise de vue nécessitait encore un véritable savoir-faire, un matériel volumineux et des temps de pose de longue durée.
Une exposition du Festival Images Vevey 2016 au Musée suisse de l'appareil photographique.

Susan Dobson (1965, Moncton, Canada) a étudié les arts appliqués à Toronto et les beaux-arts à Guelph, où elle vit, travaille et enseigne la photographie. Sa pratique artistique est principalement centrée sur la photographie et l'installation avec pour sujets de prédilection les paysages suburbains. Son travail a été exposé dans de nombreux pays notamment dans le cadre des festivals de photographie à Toronto, Mexico, Montréal et Bruxelles.

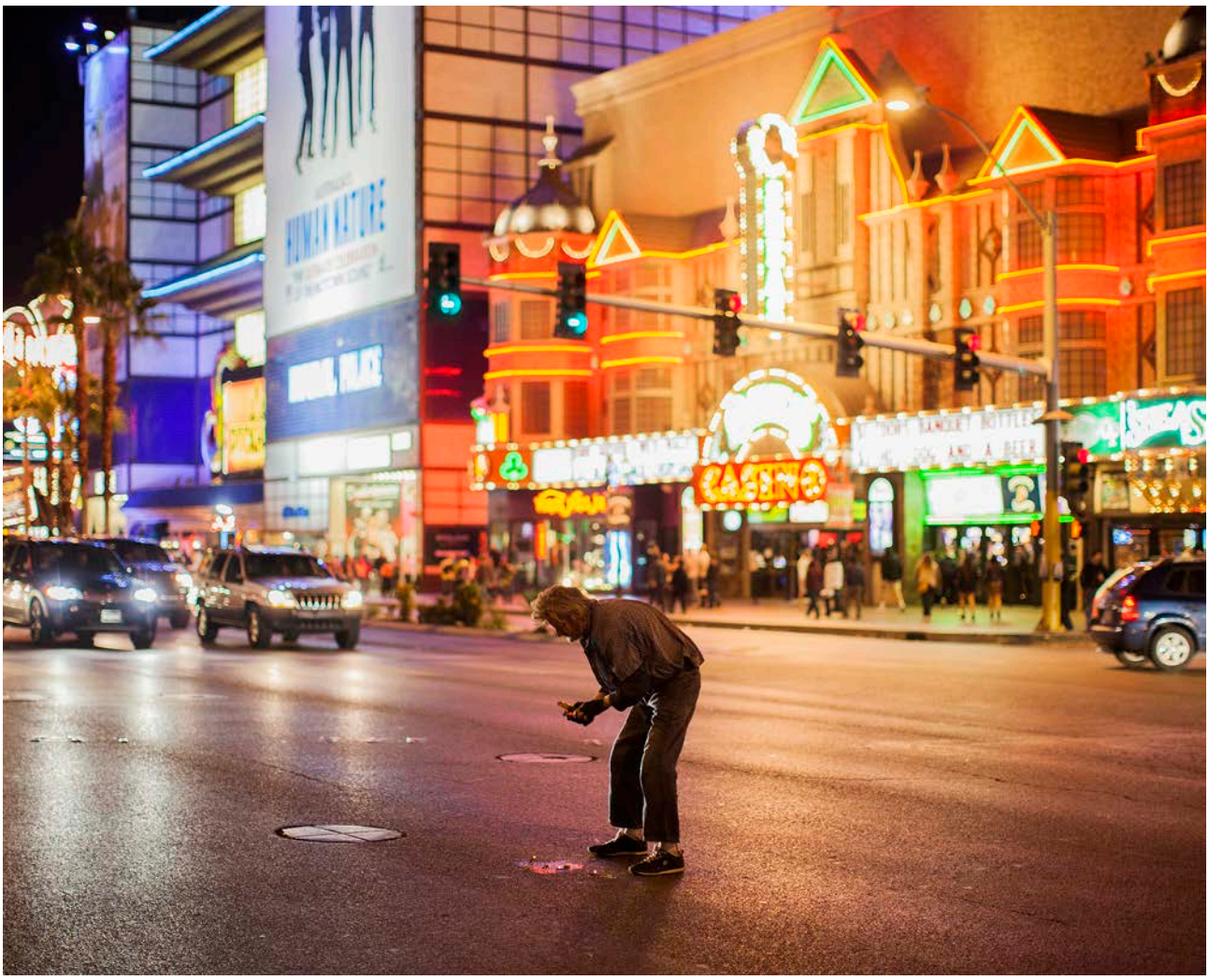
© Susan Dobson, Speed Graphic View Camera, circa 1940, de la série Viewfinder, 2014. Courtesy MSAP / Images

© Christian Lutz / Vu', de la série Insert Coins, 2016. Courtesy Espace Images Vevey

Christian Lutz. Insert Coins
Espace Images Vevey / La Ferblanterie, Vevey, 09.11. – 18.12.2016
www.images.ch

" Une sorte d'évidence m'a poussé vers Las Vegas. Quand j'y ai réalisé mon premier voyage, nous étions en pleine crise financière ; on nous avait expliqué en long et en large qu'elle nous venait des Etats-Unis, dont le système économique semble demeurer un modèle pour l'Europe. J'ai ressenti le besoin de me confronter à un emblème de la fabrication de l'illusion, au symbole même de l'*entertainment made in USA*. D'aller voir derrière les lumières d'un système de valeurs délétère. "
Christian Lutz

De 2011 à 2014, Christian Lutz effectue plusieurs voyages à Las Vegas pour réaliser la série *Insert Coins*. Cette ville est l'une des destinations les plus touristiques des Etats-Unis. Cité de tous les possibles, scintillante, ultra-libérale, siège des plus grands casinos du monde et d'une architecture fantasque et monumentale, Las Vegas est aussi un haut lieu du crime et de la prostitution. Figures hagardes sous les lumières criardes, fêtards avinés endormis sur un trottoir, sans-abris déguisés dans l'espoir d'empocher quelques pièces ou sosie hasardeux d'Elvis Presley, cette galerie de portraits dépeint les laissés pour compte, les excès et les extrêmes d'une société anomique, les illusions et désillusions de ces destins individuels. C'est de stupeur qu'a été frappé le photographe au cours de ses multiples voyages dans la ville qui ne s'éteint jamais. Son observation incisive décape le vernis des joies artificielles, laissant apparaître des êtres isolés, recrachés par des casinos carnassiers comme autant de fracas silencieux. Ici, tout semble possible, surtout l'indifférence.



© Christian Lutz / Vu', de la série Insert Coins, 2016. Courtesy Espace Images Vevey

Christian Lutz (Genève, 1973) s'est formé à la photographie au 75, l'Ecole supérieure des arts de l'image de Bruxelles. Sa démarche se base sur une observation scrupuleuse des dynamiques de notre société, en étudiant des thèmes comme le pouvoir politique, économique et religieux. Distingué par de nombreuses récompenses dont le Grand Prix Images Vevey 2009/2010 pour sa série Tropical Gift, son travail est exposé dans le monde entier et fait régulièrement l'objet de publications.

Publication : La série *Insert Coins* fait l'objet d'une publication éditée chez André Frère en mai 2016.

Événement : lors du vernissage, concert de Louis Jucker & Emilie Zoé, le 08.11 dès 18h30
Les deux songwriters joueront un set inédit et intimiste, guitares et voix. De la folk de salon qui grince comme une porte de grange. Folk / Lo-Fi - Hummus Records (CH), vernissage du nouvel EP *The Hollow Fourth* de Louis Jucker, avec une image de couverture de Christian Lutz

© Tony Kunz, de la série Wolf. Courtesy Focale, Nyon

Tony Kunz. Wolf
Focale, Nyon, 06.11. – 18.12.2016
www.focale.ch

Tony Kunz est le lauréat de la cinquième édition du Prix Focale – Ville de Nyon 2016. Grâce au soutien de la ville, l'association Focale offre à un photographe talentueux un lieu d'exposition et un soutien à la production d'un montant de CHF 5'000.-. Même si ce prix ne revient qu'à un seul photographe, le jury tient également à féliciter Neige Sanchez et François Vermot pour leurs travaux respectifs.

" Wolfgang a 50 ans. Il me dit en avril 2013 qu'il a un cancer du colon. Je lui propose de l'accompagner et de le photographier à l'hôpital ainsi qu'à son domicile.
À l'hôpital, le rituel est toujours le même: prise de sang, salle d'attente, rencontre avec ses docteurs, chimio, parfois une radio, parfois une IRM. « Tout ce que j'ai fait et ce que j'ai vécu devait-il me conduire là ? À quoi cela sert d'être malade ? » me dit-il dans la salle d'attente.

© Tony Kunz, de la série Wolf. Courtesy Focale, Nyon

À son domicile, je retrouve Wolfgang envahi d'objets qu'il n'arrive pas à débarrasser. Dans ce capharnaüm méthodiquement arrangé, je le fais poser, pour quelques minutes seulement, car il est trop affaibli.
Cette confusion entre la mise en scène dans son appartement et le pris sur le vif à l'hôpital apporte une vision très personnelle sur la fin de son existence, la solitude et la mort. "
Tony Kunz

Tony Kunz (1969, CH) aime la photographie qui met en lumière l'être humain, la société, ainsi que le portrait. Dès l'âge de 16 ans, il s'intéresse à l'image et aux voyages, puis étudie la photographie à Lyon. Il devient freelance en 1999. Le photographe collabore avec différents stylistes et magazines dans le milieu de la mode, dont *Edelweiss* et *Profil Femme*, pour des marques horlogères (Parmigiani, Hublot) et différentes institutions (UBS, Nestlé). En 2006, il participe au Festival Images, avec une série sur un voyage de deux mois en Amazonie. En 2007, il expose à Lyon un reportage réalisé au Sénégal sur les lépreux, les talibés et les tirailleurs.

Source : dossier de presse

© Warren Richardson, Hope for a new life, 2015. Lauréat World Press Photo of the Year 2015

World Press Photo 16 & Swiss Press Photo 16
Musée National Suisse, Château de Prangins, 18.11.2016 – 11.12.2016 / 26.02.2017
www.nationalmuseum.ch

Pour la quatrième année consécutive, le Château de Prangins présente simultanément les deux principales expositions dans le domaine de la photographie de presse : *World Press Photo 16* et *Swiss Press Photo 16*. Sous forme de photo isolée ou de reportage, des clichés de grande qualité rappelant les moments forts de l'année écoulée seront à découvrir dès le 18 novembre 2016. Afin de promouvoir la photo de presse auprès du jeune public, un parcours-jeu inédit est mis gracieusement à disposition. De même, une journée spéciale permet aux photographes lauréats de présenter leur travail et de partager leurs expériences avec le public.

Les images primées de *World Press Photo 16* ont été sélectionnées parmi 83'000 photos prises par 5'775 photojournalistes et photographes documentaires de 128 pays ! Images très fortes qui racontent la guerre, l'exode de milliers de personnes, voire des destins particuliers. Ces photographies attirent l'attention sur une réalité parfois très dure, mais elles évoquent aussi l'espoir, à l'instar du cliché de Warren Richardson devenu photo de l'année 2015

Le Château de Prangins présente la 25e édition de l'exposition *Swiss Press Photo* consacrée aux meilleures photos de presse suisses de 2015. L'afflux de réfugiés, le changement climatique ou le scandale au sein de la FIFA sont autant de sujets couverts par le photojournalisme l'année dernière. D'autres thèmes plus inattendus – la jeunesse des environs de Tchernobyl (Niels Ackermann photographe de l'année) ou les sports de l'extrême – figurent dans la sélection d'images à voir jusqu'au 26.02.2017.

" Quels que soient les thèmes, sujets d'actualité suisse – conférence internationale sur le nucléaire à Montreux, courses tests dans le tunnel du Gothard, arrestation à Zurich de certains membres influents de la FIFA – ou sujets mondiaux – pollution en Asie, luttes entre gangs en Amérique du sud, afflux de réfugiés en Europe –, les photographes de presse ont tous la même passion : raconter le monde, la réalité, parfois difficile d'accès, en images. Pourquoi ? « Pas pour changer le monde, mais pour aider les gens à voir le monde et peut-être à le comprendre un tout petit peu mieux afin qu'ils puissent décider s'ils s'en préoccupent ou non, s'ils essaient ou non de le changer », réponse très pertinente de Kathy Gannon, journaliste expérimentée qui a beaucoup travaillé avec des photographes, notamment avec Anja Niedringhaus tuée en Afghanistan en 2014.

Niels Ackermann, de la série Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands, 2015 © Niels Ackermann / lundi 13 / Swiss Press Photo Swiss Press Photographer of the Year. Série publiée dans *Das Magazin, L'Hebdo, Le Temps, Sonntags Zeitung*

Les gagnants des deux concours photographiques, le Genevois Niels Ackermann pour son reportage sur les enfants de Tchernobyl et l'Australien Warren Richardson pour sa photographie d'un homme faisant passer un bébé de l'autre côté d'une frontière de barbelés, nous donnent à voir quelques facettes de la réalité du monde. Niels Ackermann s'est intéressé aux jeunes gens qui vivent dans la ville de Slavoutytch construite après la catastrophe de Tchernobyl. Le jeune photographe n'a donc pas voulu prendre des images de Tchernobyl mais, comme il le dit lui-même, a tourné son objectif à 180 degrés sur Slavoutytch et sa jeune population qui a hérité des problèmes de la génération précédente. Pour être au plus près de cette réalité, Niels Ackermann est allé vivre en Ukraine : " Il faut défendre l'expérience journalistique qui consiste à passer du temps sur place. C'est le meilleur moyen de sortir des idées reçues. "
C'est aussi ce qu'a l'habitude de faire Warren Richardson, le gagnant de World Press Photo 16, photographe autodidacte spécialisé dans les projets à long terme consacrés, notamment, à des problèmes humains. Il raconte à propos de la photographie primée : " J'ai campé cinq jours avec les réfugiés à la frontière (frontière entre la Serbie et la Hongrie). Un groupe de près de deux cents personnes […] s'est réparti sous les arbres le long de la clôture […]. Ça faisait bien cinq heures que j'étais là avec eux, et nous avons joué toute la nuit au chat et à la souris avec la police. J'étais épuisé quand j'ai pris la photo. […] Il devait être trois heures du matin et je ne pouvais pas utiliser le flash, car la police était à l'affût : ces gens auraient été immédiatement repérés. Je ne pouvais donc me servir que de la lueur de la lune. " Comme Niels Ackermann, Richardson a pris le temps nécessaire, malgré des conditions difficiles, pour réaliser une image qui suscite chez le spectateur non pas une émotion, mais plusieurs : de la douleur pour le migrant, de la crainte pour la sécurité de l'enfant et enfin de la colère face à l'égoïsme d'un monde qui érige des fils barbelés. L'intérêt de ce cliché réside également dans le fait qu'il nous raconte plusieurs histoires et non une seule en particulier : il y a celle bien sûr d'un homme obligé de se séparer de son bébé, mais il y a aussi celle d'une solidarité entre êtres humains déracinés et enfin celle de tout un peuple fuyant son pays en guerre. C'est cette lecture multiple − individuelle et universelle − qui contribue à la grande qualité de cette image. De même, le reportage de Niels Ackermann rend compte à la fois du désespoir de ces habitants de Slavoutytch sans avenir, mais aussi de leurs aspirations banales de jeune femme et de jeune homme : travail, mariage, enfants …[…] C'est ce qui fait la force et l'émotion de ces photographies de presse : certes, elles plongent le spectateur dans une réalité souvent dure, voire insoutenable, mais elles lui donnent aussi à voir l'espoir qui continue à faire vivre même les plus démunis d'entre nous. "

Source : " Raconter le monde en images ", Magazine du Musée National Suisse, n°3, 2016, p.10-11 (article non signé)

© Yann Gross, Ipira Mama (Mère des Poissons), 2015, tirage pigmentaire, 80x100 cm

Yann Gross. The Jungle Show III
Art Bärtschi & Cie, Genève, 12.11.2016 – 13.01.2017
www.bartschi.ch

" Lorsque Francisco de Orellana, conquistador espagnol, part à la recherche de canneliers en 1541, il ne se doute pas que le hasard le mènera jusque dans les méandres du plus grand cours d'eau du monde : l'Amazone. Campagnes d'évangélisation, construction de routes, fièvre du caoutchouc, extraction de pétrole ou ruée vers l'or : cette zone fluviale n'a cessé d'être un carrefour d'échanges et d'attirer les convoitises.
En remontant les traces d'expéditions passées et grâce à des mises en scène discrètes, ce journal de bord révèle diverses facettes de l'Amazonie contemporaine et de ses périphéries. Une fois plongé dans cet univers domestiqué, les clichés romantiques des terres préservées ou du bon sauvage sont vite oubliés. L'Amazonie est un mirage. La jungle est faite d'agglomérats, de fantômes, de reconstruction et cette errance visuelle questionne plus largement la notion de progrès et de développement. "
Yann Gross

À voir égalemement : Prix de photographie des droits humains 2016 de la Fondation Act On Your Future, à la Galerie Art Bärtschi & Cie, 43 Route des Jeunes, 02.12. - 10.12.2016

© Miguel Angèl Tornero, Untitled, The random series, 2013. Courtesy Espace JB, Carouge

Miguel Angel Tornero. The random series
Espace JB, Carouge, 05.11. – 23.12.2016
www.espacejb.com

The random series est un projet photographique ouvert qui se construit sur une méthode spécifique répétée dans différentes villes (Madrid, Berlin et Rome). Dans chacune d'elles, Miguel Angèl Tornero a documenté de façon intuitive et spontanée ses activités journalières. Tel un touriste avide, il s'est arrêté sur tout ce qui captait et interrogeait son regard. Ses prises de vue serviront d'éléments de base à l'élaboration de collages digitaux à l'aide d'un logiciel de stitching. Dans le processus de création, l'artiste utilise à son avantage l'erreur induite par le logiciel qui n'est pas développé pour mettre ensemble des images qui n'ont pas de lien apparent direct. En ce sens l'imprévu prend le dessus créatif et devient le protagoniste principal de l'oeuvre.

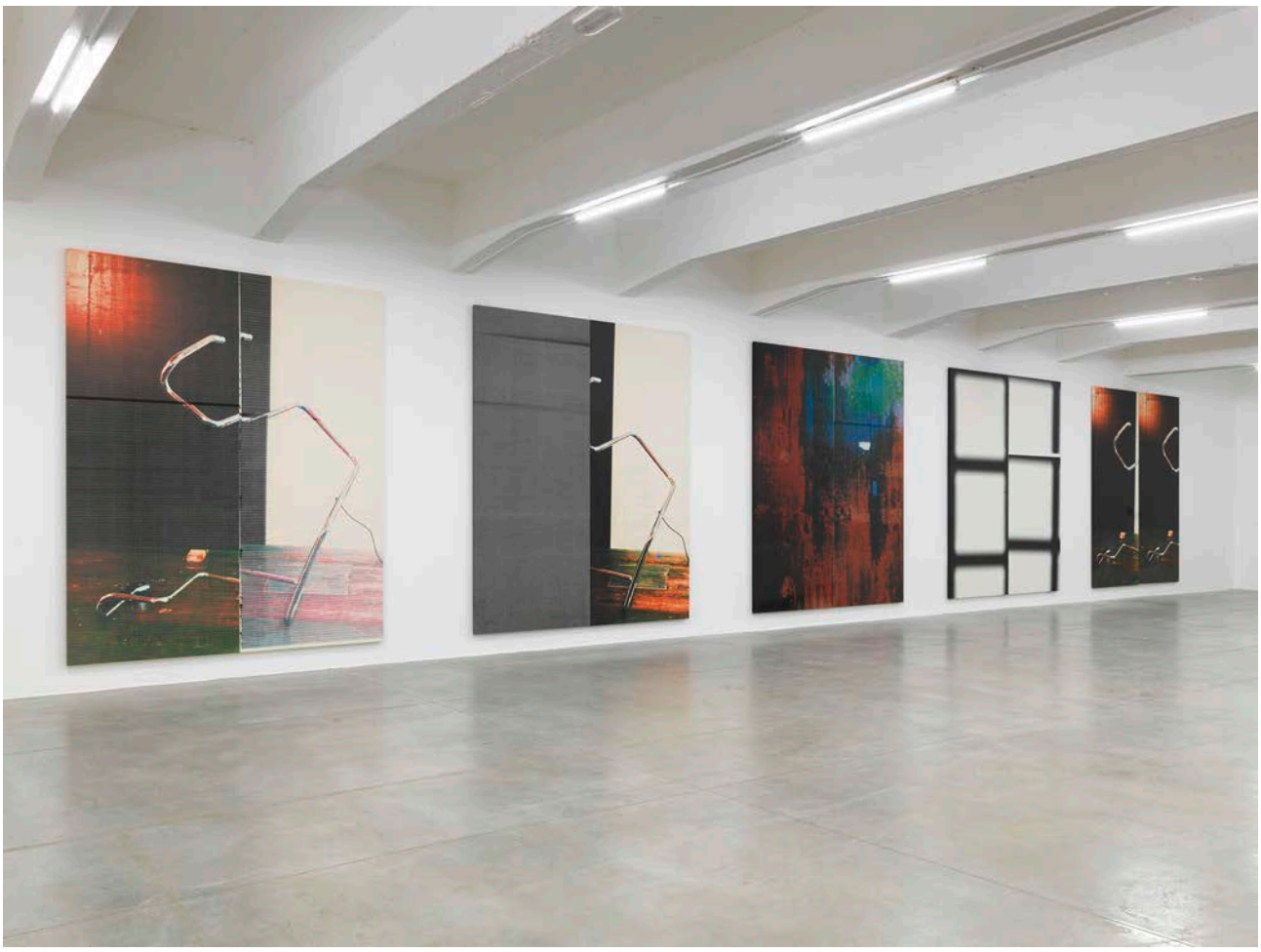
Miguel Angèl Tornero (1978, ES) a fait ses études à l'Université de Grenade. Il vit et travaille à Madrid. Son parcours d'artiste l'a amené à faire des résidences à l'Académie d'Espagne à Rome (2012/2013) et à la Künstlerhaus Bethanien à Berlin (2010). Il a reçu des prix notamment : Grünenthal (2011), Generaciones (2009), Purificacion Garcia (2007) et ABC (2003).

Source : dossier de presse

© Wade Guyton, Untitled, 2015 ; photo Ron Amstutz. Courtoisie de l'artiste

Wade Guyton
Mamco – Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 12.10.2016 – 29.01.2017
www.mamco.ch

L'artiste américain Wade Guyton présente une trentaine d'œuvres inédites dans les espaces réaménagés du 1er étage du Mamco. Né en 1972 à Hammond, Indiana, Wade Guyton, qui vit et travaille à New York, est l'un des représentants les plus importants d'une génération d'artistes qui pense et produit des images à l'ère du numérique. Si certaines de ses œuvres renvoient à la structure et au langage de la peinture, au sens traditionnel du terme, elles en modifient néanmoins radicalement les codes et les modes de production. Les tableaux de Wade Guyton sont en effet réalisés à l'aide de grandes imprimantes jet d'encre dans lesquelles il fait passer plusieurs fois la toile, un processus dont les erreurs et défauts font partie du programme général de composition et en assurent l'unicité.



© Wade Guyton, Untitled, 2015-2016, vue partielle de l'exposition de Wade Guyton au Consortium, Dijon, 2016 ; photo : André Morin

" Les premiers travaux que j'ai réalisés sur ordinateur, c'était comme de l'écriture, le clavier remplaçant le stylo. Au lieu de dessiner un 'X', j'ai décidé d'appuyer sur une touche " (Wade Guyton, entretien avec Nicolas Trembley, avril 2016). Répétés dans plusieurs formats, les signes générés par ordinateur qu'il utilise, que ce soit des 'X', des 'U' ou encore l'image d'une flamme, font désormais partie des icônes de l'art de ces dernières décennies. Wade Guyton produit également des sculptures, des dessins et des installations, mais il a choisi pour ce projet de se restreindre au format "peinture". Car, il aborde ici, avec cet ensemble de pièces conçues entre 2015 et 2016, un nouveau chapitre de sa démarche.

L'image centrale de l'exposition, déclinée sous divers formats, est une photographie que l'artiste a réalisée dans son atelier : au premier plan, se dresse l'une de ses sculptures, l'armature tubulaire d'une chaise de Marcel Breuer modifiée et posée à même le sol ; à l'arrière-plan, on aperçoit la partie droite d'une des peintures de la série des *Black Paintings*, ainsi que le mur sur lequel l'œuvre est adossée.
" Pour comprendre mon travail autrement, j'ai commencé à le photographier dans l'atelier et à produire des peintures à partir de ces images. C'est parfaitement logique d'utiliser une image photographique avec les outils dont je me sers. Mes imprimantes ont été conçues pour remplacer la photographie qu'on développait en chambre noire… une sorte d'opération commerciale hostile déguisée en progrès technologique et en amélioration de l'image. " (*Ibid.*)

D'autres images représentant le sol de son atelier new yorkais ainsi que différents zooms dans des fichiers 'bitmap' complètent l'ensemble. L'irruption d'éléments issus du réel et la dimension biographique qu'ils prennent dans le contexte de l'atelier bouleversent l'iconographie à laquelle l'artiste nous avait habitués et ouvrent de nouvelles perspectives. A travers la mise en abyme de son propre travail, Wade Guyton interroge l'ensemble de la chaîne de production et de représentation de l'art – confronté à son inéluctable devenir image.
Curateur invité : Nicolas Trembley, en collaboration avec le Consortium de Dijon.

Source : dossier de presse

→ Vidéo présentant l'exposition au Consortium de Dijon, 2016, 8'36" : https://vimeo.com/180720413

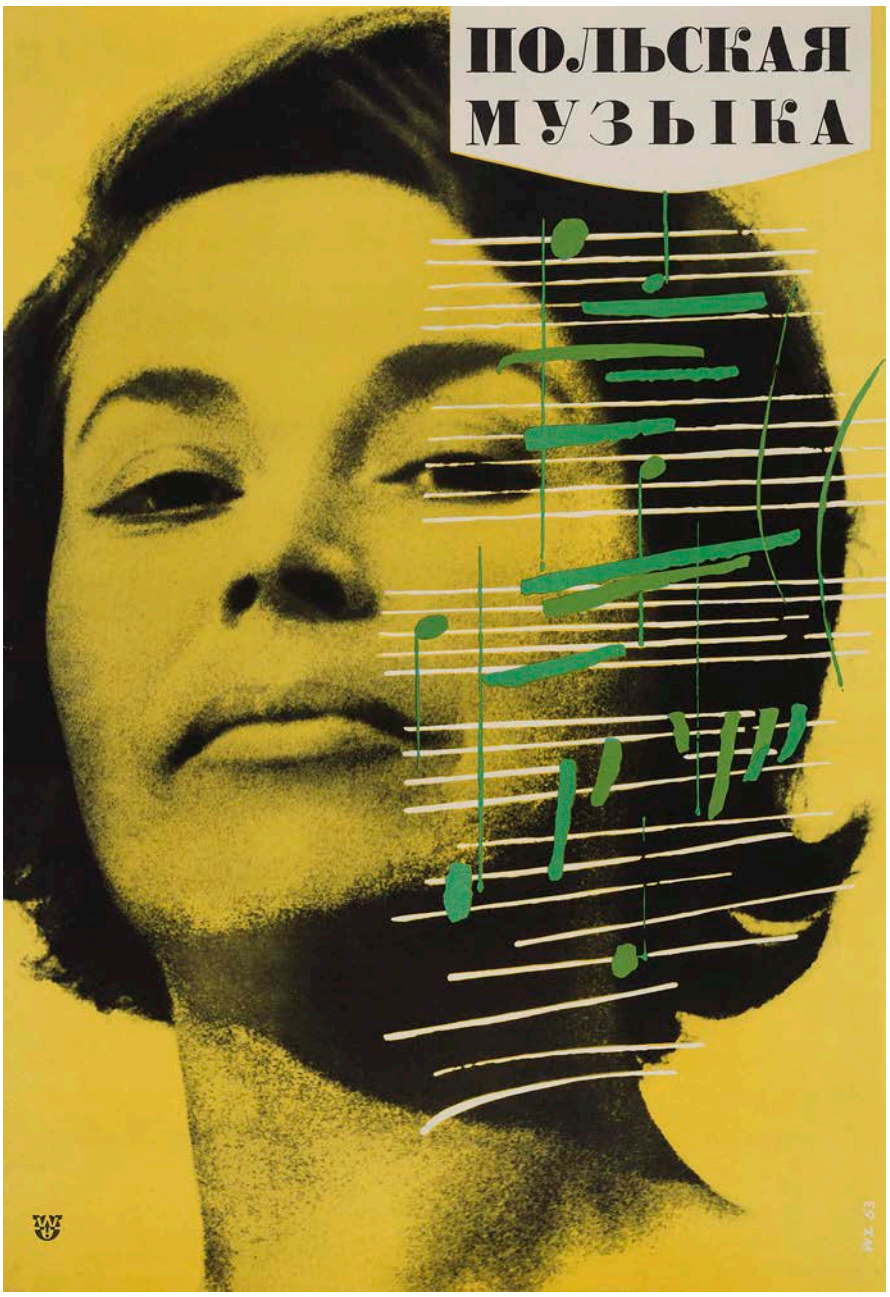
© Thomas Kern, Anse Rouge, 2015. Courtesy Fotostiftung

Thomas Kern. Haïti – Libération sans fin
Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 17.09.2016 – 29.01.2017
www.fotostiftung.ch

Thomas Kern (1965, CH), cofondateur de l'agence photographique suisse Lookat Photos, s'est fait un nom dans les années 1990 avec des reportages qui traitent des effets de la guerre, des conflits et autres séismes. Il se rend pour la première en Haïti en 1997 pour le compte du magazine culturel du. Depuis, il y retourne régulièrement pour documenter par l'image l'histoire tourmentée de ce pays malmené, autrefois avantageusement connue sous le nom de «Perle des Antilles». Les photos noir-blanc de Thomas Kern documentent la lutte quotidienne pour la survie dans une des régions les plus pauvres de la planète avec une discrète empathie. Elles montrent les efforts sisyphiens de la population haïtienne pour sortir de la misère, mais aussi les petites joies d'un quotidien marqué par les catastrophes naturelles, l'instabilité politique et un désastre écologique rampant. Elles racontent en outre l'histoire de l'esclavage, la consolation recherchée dans le monde spirituel du vaudou. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie, un panorama photographique qui s'étend sur plus de quinze ans, met un point d'orgue au projet actuellement le plus important de Thomas Kern : le portrait d'un pays où l'extrême pauvreté et la fureur de vivre se côtoient.

Source : dossier de presse

© Thomas Kern, Rue des Remparts, Port-au-Prince, 1997. Courtesy Fotostiftung



Wojciech Zamecznik, La Musique Polonaise, 1963, affiche inédite
© Juliusz & Szymon Zamecznik, Fundacja Archeologia Fotografii

Wojciech Zamecznik. La Photographie sous toutes ses formes
Musée de l'Elysée, Lausanne, 21.09. – 31.12.2016
www.elysee.ch

Wojciech Zamecznik fait figure de pionnier dans l'association de la photographie aux arts graphiques. L'exposition, organisée en collaboration avec la Fondation Archeologia Fotografii qui conserve les archives de l'artiste à Varsovie, est la première présentation internationale de sa pratique photographique.
L'artiste Wojciech Zamecznik (1923-1967) est une figure influente de la scène artistique polonaise d'après-guerre. Il est célèbre pour ses nombreuses affiches, et son champ d'activité couvre l'édition, la musique, le cinéma et la scénographie d'exposition. Photographe autodidacte, Zamecznik réalise quelques milliers d'images depuis la fin des années 1940, dont une sélection est présentée dans une première partie. La deuxième est consacrée à l'intégration et la transformation de la photographie dans son œuvre graphique. La dernière révèle une approche plus expérimentale du médium afin de créer un nouveau répertoire formel et typographique.
Curatrices : Anne Lacoste et Karolina Puchala-Rojek.

Source : dossier de presse

Tout le long du chemin, des mûres sucrées et poussiéreuses. Voyageur, qui reviens de loin, elles n'apaiseront pas ta soif; le retour est plus aventureux que les départs. Mais la bouche et les mains sanglantes, tu fuiras plus vite devant le soleil, vers l'ombre et le puits. Le premier amour t'attend à la fin des jours.

© Albert Camus, La postérité du soleil, photographies d'Henriette Grindat, itinéraire par René Char, Genève, E. Engelberts, 1965

Photolittérature
Fondation Jan Michalski, Montricher, 14.10. – 30.12.2016
www.fondation-janmichalski.com

1839. La photographie s'invente et s'invite dans les arts pour en bouleverser les relations. Qualifié à l'origine d'" art industriel ", ce procédé de duplication du réel vient modifier les modes de représentation de l'espace, du temps, de la mémoire, et interroger, au-delà des peintres, les écrivains dans un mélange de rejet et de fascination.
Au point de rencontre de la photographie et de la littérature, se tissent des liens aussi complexes que féconds. C'est cette variété des interactions entre image et texte que se propose d'explorer l'expositionPhotolittérature, à travers un choix d'ouvrages en langue française : des dialogues photographes-écrivains, des écrivains photographes, des photographes écrivains, des textes illustrés de photographies anonymes, ainsi que des livres sans illustrations dans lesquels la photographie est un thème et l'image, absente, un embrayeur de récit.
Récit de voyage, fiction, poésie, autobiographie… tout un parcours à travers les époques et les courants esthétiques, au gré des frictions, des hybridations et de l'évolution des supports éditoriaux, pour rendre compte des phénomènes photolittéraires, depuis l'invention de la Modernité – que la photographie contribue à constituer – aux nouvelles potentialités numériques.
Curateurs : Marta Caraion, maître d'enseignement à l'Université de Lausanne
et Jean-Pierre Montier, professeur à l'Université de Rennes

Source : http://www.fondation-janmichalski.com/exposition/exposition-photolitterature/